

# LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE—RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 7 OCTOBRE 1876

No. 20

MONTREAL, 7 OCTOBRE 1876

On nous a dit dernièrement : " Vous nous faites bien du mal à nous, libéraux et nationaux, avec votre journal ; on nous reproche de partager vos idées, de faire cause commune avec vous et de déguiser nos véritables tendances sous des apparences perfides ; on nous accuse enfin d'être des libéraux dans le sens européen au lieu de l'être simplement comme on doit l'être au Canada, et nous portons la faute de toutes vos audaces et de vos erreurs de jugement qui nous font reculer loin du but que nous cherchons à atteindre..."

En premier lieu, faisons la distinction entre ce qu'on est convenu d'appeler par une ironie cruelle " le parti libéral " et les nombreux individus, les libéraux sérieux et vrais, qui brûlent du désir d'échapper à ce parti qui ne représente rien, qui ne signifie rien, qui n'a pas un principe exprimé dans un programme quelconque, et dont l'invariable devise, qu'il soit au pouvoir ou dans la minorité, est : concession, louvoisement, équivoque, détours, temporisation, hypocrisie.

En second lieu, exceptons des esprits très-honnêtes, très-convaincus, très-vaillants même qui, écœurés du régime conservateur, de sa corruption, de son cynisme et de ses gaspillages, se trouvent unis au parti national comme à un pis-aller, qui ont cru y trouver un remède et y ont cherché un refuge.

Nous ne parlerons ici que du parti en lui-même, tel qu'il est constitué, tel que tout le monde a pu le voir dans son fonctionnement. Qu'est-ce que c'est que ce parti et qu'a-t-il fait ? Il est arrivé au pouvoir dans des conditions inouïes de succès, de durée et de prestige. Toutes les provinces du Dominion s'étaient soulevées contre le règne prolongé du conservatisme, contre ses abus sans nombre, contre la démoralisation qu'il avait semée partout et qui était son arme la plus forte contre toute tentative d'échapper à son étreinte.

Dans la province de Québec même, cette région couverte de ténèbres, il y avait comme un besoin irrésistible de secouer l'accablante oppression qui pesait sur les intelligences et sur les âmes, et l'on voyait un soleil nouveau se dressant sur un horizon depuis longtemps obscurci. Tout ce qui pense, tout ce qui sent,

tout ce qui veut était acquis aux nationaux en voie d'apothéoses, et que de nouveaux triomphes attendaient à chaque étape. Jamais espérances furent plus certaines, jamais ambition légitime plus universellement secondée. Ontario, cette reine du Dominion, jetait son cri d'affranchissement que répétaient à l'envi les autres provinces, et la nôtre même qui apportait des renforts presque inattendus au parti libéral et qui s'était débattue dans une lutte acharnée pour produire..... quoi ? des hommes nouveaux, pour effectuer un remplacement d'individualités, quand l'heure était venue de proclamer des principes nouveaux, et d'élever les hommes prêts à les défendre.

Il nous souvient, il y a déjà des années, quand nous disions aux libéraux : " A quoi servent toutes vos concessions, toutes vos faiblesses, toutes vos timidités ? Sur cette pente on ne s'arrête jamais, et ne comprenez-vous pas qu'on ne sera satisfait que de votre anéantissement ? Le cléricisme n'admet pas à côté de lui l'ombre seulement d'une autre autorité, et il vous faut le combattre corps à corps, le drapeau au vent, la figure à découvert, ou bien lui présenter votre dos pour qu'il le courbe, le fouette et marche dessus." A cela on répondait : " Laissez-nous donc arriver enfin au pouvoir, vous verrez que les choses changeront ; alors, nous nous démasquerons, alors, nous ferons la grande guerre, alors, nous proclamerons les principes, alors, enfin, nous pourrions dire notre pensée et venir devant le peuple avec un programme nettement et carrément libéral."

Vous y êtes, au pouvoir ; vous l'avez conquis, grâce à des circonstances que vous n'auriez jamais osé espérer, grâce au délire, aux monstrueuses folies de vos adversaires. Eh bien ! Qu'avez-vous fait ? A peine au sommet, tout étourdis de votre triomphe, vous craigniez déjà d'en accepter les conséquences et vous reculez pas à pas devant les exigences du nom que vous portiez, devant la nécessité d'être ce que vous vous dites, devant l'acceptation des principes libéraux proclamés et soutenus par les libéraux de tous les pays étrangers.

Ah ! nous le savons d'avance ; vous direz qu'il n'est pas possible d'être libéral au Canada comme on

l'est partout ailleurs, que notre peuple est trop ignorant, que le clergé est trop puissant.....; rengaines d'une ambition qui n'est pas à la hauteur de ses désirs et qui perd complètement de vue son objet en voulant y arriver par mille chemins qui en éloignent. Il n'y a pas deux sortes de libéralisme; les conditions faites au monde moderne ne l'admettent pas; partout la lutte est engagée; d'un côté, les vieilles chaînes du moyen-âge dont le cliquetis résonne partout où il y a ignorance, et de l'autre, l'éducation libre, la lumière de la science dont les résultats s'affirment, dont les vérités se répandent de plus en plus. Si vous ne voulez pas du libéralisme moderne, vous n'avez aucune raison d'être, et vous êtes condamnés fatalement à périr, à périr d'un suicide lent et misérable. Pour la province de Québec, la question en est une de vie ou de mort. S'il ne s'élève pas un nouveau parti pour combattre la domination cléricale et réclamer ouvertement l'éducation libre, il importe peu que les partis existants prennent tel ou tel nom, qu'ils luttent au profit de tels ou tels hommes, il n'y aura rien de changé, et nous continuerons à être une anomalie dans notre siècle, un phénomène qui fait l'étonnement des autres peuples.

Il faut que les libéraux véritables, les hommes avancés qui sont retenus par les liaisons du passé, par d'anciennes et nombreuses attaches au parti pour lequel ils avaient rêvé l'avenir et qu'ils soutiennent encore faute de mieux, se rassemblent et brisent le lien funeste, en même temps que les jeunes gens se composent, se décident et mettent le char en branle.

Nous apprenons qu'il se forme en ce moment à Montréal un club nombreux d'hommes de tous les âges, déterminés à proclamer les vrais principes libéraux, sans sortir des limites qui conviennent à notre pays, et sans vouloir autre chose que ce qui est raisonnable, fondé en justice et en droit, ce que réclame la conscience partout où elle a reçu la lumière; il ne faut pas perdre de temps, il faut connaître le prix de chaque minute et de chaque effort de la volonté. On ne se rend pas bien compte du nombre toujours croissant des adhésions au vrai libéralisme; nous sommes assez nombreux pour faire une figure imposante et assez forts pour élever la voix. Ce qu'il faut, c'est de se réunir, de se tenir et de marcher de l'avant, convaincus que tout est futile, puéril et dérisoire en dehors d'une détermination arrêtée de tout sacrifier au triomphe des principes.

Dès lors qu'il existe un parti cléricale, qui accepte cette dénomination, qui, non seulement l'accepte, mais la réclame, et veut surordonner l'état à l'église, il faut qu'il y ait une résistance anti-cléricale, qui s'affirme et proclame de son côté la souveraineté de l'état. Il n'est pas nécessaire pour cela de descendre dans l'arène politique; à quoi bon et où cela mènerait-il? A de nouvelles faiblesses, à de nouvelles trahisons sans doute. La politique est un grand piège, et les plus forts en sortent souvent meurtris. Ce qu'on a fait en Angleterre, en Suisse, en Italie, aux Etats-Unis, lors-

qu'on a voulu faire triompher un principe, une idée sociale ou un droit auquel se refusait le terrain politique, faisons-le ici. Formons une association, une ligue; les ligues sont le grand levier avec lequel on ébranle les choses vermoulues, avec lequel on prépare longtemps d'avance l'opinion publique, jusqu'à ce que le principe atteigne sa maturité, et alors il est accepté sans effort. C'est là la manière d'agir de tous les hommes qui, chez les peuples modernes, aspirent à conquérir un droit de plus ou une liberté nouvelle, parce que la lutte des idées est la seule qui produise quelque résultat.

Assez longtemps on a fait l'essai des petits moyens, des demi-mesures et de ces conciliations humiliantes où, invariablement, les libéraux ont été les dupes, où ils ont chaque fois cédé et reculé sans rien recevoir en échange des idées qu'ils sacrifiaient. Si cette expérience ne suffisait pas, c'est que nous serions nés pour l'abjection, et rien ne pourrait nous en faire sortir. Mais de toutes parts, au contraire, s'élève un murmure de lassitude et un vent de révolte. Sourde est celui qui ne l'entend pas. A cette clameur encore vague du sentiment public qui s'insurge contre une longue oppression, il faut donner des accents précis, des accents qui pénètrent dans tous les cœurs. Il faut revenir aux jours heureux de "54," alors qu'il existait des libéraux, regagner tout le terrain perdu, proclamer hardiment nos idées, en faire une propagande incessante, les soutenir quand même, être toujours prêt à combattre pour elles, et rester sur le terrain ou remporter la victoire. Partout ailleurs, les libéraux se présentent avec leur vraie figure, sans masque; il est temps que le nôtre tombe; il est temps d'en finir avec les comédies et les duperies; il faut que le public sache le but que nous voulons atteindre afin qu'il puisse nous y suivre; il est inutile de chercher à former une opinion, quand on n'a pas d'opinion soi-même ou qu'on a peur de l'exposer telle qu'elle est.

## NOTES ET COMMENTAIRES

La plaidoirie de M. Langelier dans la contestation électorale de Charlevoix, dont l'*Evénement* vient de donner un compte-rendu analytique, est un chef-d'œuvre de raison, de logique et de clarté. La question d'intimidation spirituelle surtout y est traitée de main de maître et de manière à ne pas laisser de place au doute et à l'équivoque. Après un pareil exposé de la cause et une argumentation si lucide, le travail du tribunal chargé de rendre justice à qui de droit dans l'espèce sera facile, et il ne saurait y avoir d'hésitations prolongées.

Si l'élection de M. Langevin n'était pas invalidée, après tous les témoignages entendus et les démonstrations faites par M. Langelier, l'ébahissement du public serait indescriptible. Mais la plaidoirie de M. Langelier n'est pas seulement excellente au point de vue de la raison et de la science légale, elle est encore une preuve d'un grand dévouement patriotique, dans les conditions où se trouve le pays. L'attitude que le vail-

lant avocat a prise dans ce procès le place désormais au rang de nos hommes publics les plus distingués et les plus courageux; car il a montré non seulement qu'il était un jurisconsulte remarquable, mais encore qu'il était un homme de caractère et un de ces patriotes au cœur généreux dont tout pays doit s'honorer. Ce sont des hommes de cette trempe qu'il faut pour relever le courage, la fierté de la jeunesse et secouer la torpeur et l'apathie qui semblent devenues les traits distinctifs de notre génération. On ne s'imagine pas ce qu'il a fallu de courage et de fortes convictions au jeune professeur pour en venir à prendre la position nette et tranchée qu'il a maintenue dans ce débat. Quoi! M. Langelier a osé, au milieu de l'aplatissement général des caractères, élever la voix contre le despotisme moral et spirituel que des curés de campagne exercent sur leurs ouailles! Il s'est trouvé parmi les hommes de position publique, il s'en est trouvé un qui a osé s'exposer aux haines des bigots, des fanatiques et des sycophantes politiques, pour revendiquer nos droits par nous-mêmes lâchement abandonnés à l'autorité ecclésiastique.

Quoi! un jeune avocat n'a pas craint de prendre un à un des sermons, de les épilucher soigneusement, d'appeler en les commentant les choses par leur nom, un chat un chat et le curé Sirois un homme violent et emporté! Il n'a pas hésité, en disséquant certains témoignages, à dire publiquement qu'un curé Fafard avait été jusqu'à formuler délibérément en pleine église, contre un de ses paroissiens, ce qu'il savait être une abominable calomnie. Il a eu le courage de dire, en parlant de certaines expressions tombées de la bouche d'un curé Roy et relatées par les témoins de la défense eux-mêmes, que par respect pour le tribunal il n'oserait les citer! Il n'a pas craint de proclamer à la face du pays que des curés avaient dénaturé la vérité et les faits pour servir leur rancune politique et même leurs ressentiments personnels! En un mot, il s'est trouvé un jeune membre du barreau qui n'a pas reculé devant le devoir de dire la vérité et leur fait à des prêtres qui se sont mal conduits et ont foulé aux pieds les préceptes les plus élémentaires de la charité chrétienne. Qu'on y songe donc, mais c'est énorme, cela! Quand tout le monde est à plat ventre devant le clergé, pour oser ainsi se redresser et avoir l'audace de critiquer, même pour remplir les devoirs de sa profession, les faits et gestes de quelques petits infailibles de la province de Québec, il faut, avouons-le, avoir énormément d'indépendance de caractère et beaucoup de courage civique. Honneur donc à M. Langelier, car pareille chose ne se voit pas tous les jours dans notre pays, et la stupéfaction a été tellement grande partout, en présence de ce spectacle, que la presse bigote et fanatique n'en est pas encore revenue. Elle n'ose même plus prendre la part des curés incriminés, à tel point son désarroi est profond. Commencerait-on à avoir un sentiment de pudeur par hasard en ce quartier là? Voilà ce qu'on obtient quand on sait vouloir et ne pas trembler devant l'omnipotence d'un corps qui veut tout absorber. On a d'abord la récompense du devoir accompli contre vents et marées, puis la satisfaction de voir reculer ceux qui ne sont forts que parce que nous sommes faibles et craintifs. Voilà un grand exemple offert à la jeunesse.

Cette plaidoierie a aussi le mérite de poser nettement dès à présent une question vitale pour nous, et qui devait venir tôt ou tard sur le tapis, savoir: le prêtre est-il au-dessus de la loi, ou doit-il s'y soumettre comme les autres citoyens? En effet, la Cour Suprême sera appelée, quoiqu'il en puisse advenir en Cour inférieure, à se prononcer, et il sera alors décidé s'il est

bien vrai que les prêtres ont le droit de tout se permettre impunément, et si, comme ils le prétendent audacieusement, les lois du pays ne sont pas faites aussi bien pour eux que pour les autres citoyens. Le temps est arrivé, tout le monde le comprend, d'amener la solution de ce grave problème. Il faut que l'autorité civile fasse sentir qu'elle a la main assez longue pour atteindre les prêtres qui enfreignent le droit commun. Il n'y a rien de plus salubre pour en venir à une décision définitive sur cette question que des procès du genre de celui de Charlevoix. Ils ont pour résultat, en outre, d'éclairer le peuple sur ses droits et sur ses devoirs. Dans un pays comme le nôtre où les gens qui ne savent ni lire ni écrire forment l'immense majorité et les gens instruits l'infime minorité, les procès semblent devoir être un puissant moyen de faire l'éducation politique de nos populations rurales. La multitude illettrée est toujours passionnée pour tout ce qui revêt un caractère un peu dramatique. Un procès forme pour elle un spectacle attrayant, où il lui est loisible de s'instruire tout en satisfaisant une curiosité banale. La plaidoierie des avocats, l'interrogatoire des témoins, les questions de droit qui y sont discutées en présence d'un juge, lequel représente cette chose sacrée qui s'appelle la loi, tout cela parle fortement à son intelligence et l'accoutume à la réflexion. On peut affirmer avec vraisemblance que le procès de Charlevoix a plus contribué à éclairer les électeurs sur leurs devoirs et sur leurs droits que tous les sermons et les discours de husting qu'ils ont entendus l'hiver dernier, durant la campagne électorale. Tous ont été témoins des efforts surhumains qu'ont faits les curés de leur comté pour tâcher d'empêcher quels eurs sermons ne fussent rapportés textuellement en Cour; ils ont pu voir que ces curés si arrogants et si affirmatifs quand ils s'adressaient à eux du haut de la chaire sont devenus tout à coup pâles et tremblotants à la pensée de voir leurs paroles violentes, souvent grossières, exposées à la critique et à la risée des gens instruits. Combien de braves gens qui, par crainte des menaces de peines spirituelles proférées par leur curé, se sont abstenus de voter ou ont voté pour M. Langevin, voteraient pour M. Tremblay, maintenant qu'ils ont observé l'attitude équivoque de leurs pasteurs durant ce fameux procès et qu'ils ont oui la plaidoierie de M. Langelier? On peut dire sans crainte de se tromper que si une nouvelle élection avait lieu immédiatement dans le comté de Charlevoix, M. Tremblay l'emporterait à une majorité considérable sur n'importe quel concurrent. Le peuple, avec l'instinct de justice qui le caractérise, le vengerait des machinations déloyales dont il a été la victime. Donc, ce qu'il faut ce sont des procès. Tout libéral digne de ce nom ne doit plus en passer à son curé. Aussitôt que ce dernier sortira des limites de son devoir et qu'il outragera en pleine église la justice et la charité, vite un procès. C'est là le moyen de faire affirmer la toute-puissance du pouvoir civil dans l'exécution des lois, et en même temps de calmer l'ardeur de dénigrement et de persécution de messieurs les infailibles. Il n'y a rien qu'un curé redoute autant, nous en avons maintenant la preuve, que de voir ses paroles et ses actes cités devant l'opinion publique et les tribunaux. En cas de molestation de la part d'un curé, il est inutile de s'adresser à l'Ordinaire pour obtenir justice. On connaît le sort que ces plaintes éprouvent: qu'on aille plutôt le demander à ceux qui se sont adressés à ce tribunal, à M. L. O. David, par exemple. Invariablement, ils vous diront qu'il en est résulté que le curé dénoncé s'est conduit avec beaucoup plus d'indécence après qu'avant. Oui, il est parfaitement oiseux

d'aller frapper à cette porte pour avoir réparation. On a des tribunaux, qu'on s'en serve. Il est grandement temps que l'autorité civile fasse voir à l'autorité religieuse qu'elle ne recule pas devant les audacieux et impudents défis que celle-ci lui porte.

\*\*\*

Luigi, l'humble et doux abbé programmatiste, continue à entasser dans son cher *Franc-Parleur* colonnes sur colonnes, Péliion sur Ossa, pour prouver, malgré la bulle du St. Siège, que l'Université-Laval est une institution suspecte et de plus que Mgr. l'archevêque a des torts envers lui. L'ardeur de Luigi à critiquer l'autorité religieuse n'est égalée que par le zèle et l'empressement que met le *Canadien* à reproduire les écrits de ce docteur grincheux. Voici ce qu'il écrivait dans un dernier article; il est difficile d'être plus impertinent:—" Ces perseverantes et chaudes sympathies, que tous nos hommes à mauvais principes ont publiquement affichées en faveur de l'Université et contre lesquelles l'Université n'a jamais protesté, étaient bien propres à la rendre suspecte. L'Événement, entr'autres, n'a pas peu contribué à produire ce résultat. Que voulez-vous? Il y a un proverbe qui dit: *Qui se ressemble, s'assemble*, et un autre: *Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es*; les hommes croient ne pas se tromper en les prenant pour règles de leurs jugements."

Spectacle édifiant en vérité! Bel exemple donné par un prêtre à nous autres pauvres laïques! Voici un abbé qui a été censuré par le plus haut dignitaire ecclésiastique de la province pour avoir attaqué, sans rime ni raison, un corps constitué, et qui cependant, loin de se soumettre, continue de plus belle à faire la guerre à cette institution. On est sans cesse à nous crier: soumettez-vous sans murmurer à vos pasteurs, à vos évêques, et ce sont précisément des prêtres eux-mêmes qui nous donnent le signal et l'exemple de l'insubordination à l'autorité religieuse.

Permis à l'abbé Pelletier, condamné par un archevêque de se moquer de ces condamnations, mais expressément défendu par exemple à nous autres, pauvres hères, d'élever le moindre murmure quand on nous frappe injustement. Pense-t-on, en certains lieux, que nous sommes complètement aveugles ou idiots et que nous ne savons pas voir et comprendre ce qui se passe sous nos yeux? Si l'on est sous cette impression, qu'on se désabuse au plus vite, car il ne manque pas de gens maintenant qui se servent de leur raison pour raisonner et de leur entendement pour comprendre.

ARISTIDES PICHE.

Notre confrère, le rédacteur-en-chef de l'*Abeille*, à la Nouvelle-Orléans, a été victime, dans le bureau même de son journal, d'une violente tentative d'assassinat, dont il a triomphé grâce à son courage, au sang-froid d'un de ses collaborateurs et à des secours qui lui sont arrivés à temps, et qui ont obligé les agresseurs à retraire les jambes au cou.

Que notre confrère reçoive nos félicitations en même temps que l'expression de nos sympathies. Quelle divergence qu'il y ait dans les idées politiques que professent respectivement l'*Abeille* et le *Réveil*, il ne saurait y en avoir dans le sentiment de confraternité qui relie entre eux tous les membres de la presse française en Amérique. Aussi, nous profitons avec empressement de la circonstance actuelle pour offrir à notre lointain ami les regrets que nous cause l'assaut dont il a failli être victime et la joie que nous éprouvons de ce qu'il en soit sorti victorieux.

## UNE POESIE

L'*Opinion Publique* du 28 septembre dernier contenait une pièce de poésie intitulée "ESPERANZA," qui est un des beaux morceaux de ce genre qu'on ait encore produits en Canada. L'idée du poète est que tout nous abandonne et nous trahit tour-à-tour en ce monde, mais que l'Espérance seule vit toujours au fond du cœur: et ne nous laisse pas même au lit de la mort. Jusqu'au dernier souffié l'homme espère, et c'est là la suprême consolation qui aide à franchir la redoutable frontière de l'éternité.

Cette idée n'est pas neuve, tant s'en faut; on pourrait même dire qu'elle est du domaine des choses banales; mais la poésie a un langage à elle qui relève tout, et les vérités les plus communes peuvent être habillées des strophes les plus éclatantes, comme on peut en juger par celles que nous détachons sans suite dans cette belle poésie où il y a de temps à autre des taches de goût et des vers hasardés, mais qui n'en est pas moins une éloquente inspiration:

Le poète débute ainsi :

Espérance! Espérance! Ange aux puissantes ailes,  
Tu descendis un jour des sphères éternelles.  
Aux portes de l'Eden!  
Dieu venait de parler contre les deux coupables;  
Il venait de lancer ses décrets formidables  
Contre le genre humain!

Et l'homme avait compris la grandeur de son crime  
Et des maux effrayants dont il voyait l'abîme  
A travers l'avenir;  
Lorsque tu lui montras, au fond du ciel immense,  
Jehovah retirant la main de la vengeance  
Que le Verbe, son fils, pouvait seul retenir;

L'homme vit son exil avec plus de courage,  
Et la terre, pour lui, ne fut plus une plage  
Où la voix des humains ne trouve aucun écho!  
Et quand le souvenir de la pomme fatale  
Se reflétait parfois sur son visage pâle,  
Tu lui soufflais alors la promesse d'en-haut!

Avec amour Adam se tourna vers la terre:  
Le sol fut moins ingrat, sa tâche moins amère,  
Et la ronce moins âpre en passant sous sa main;  
Son ciel fut plus serein, les vents furent moins rudes,  
L'Espoir avait changé les vastes solitudes  
En un immense Eden!

Douce fille du ciel! le monde est ton empire:  
Celui qui t'envoya n'a pas voulu prescrire  
De borne à ton casor!  
Il te donna la terre en unique domaine,  
Et te dit de régner partout où l'âme humaine  
Peut te sourire encor.

Que ce soit au milieu de l'océan immense,  
Où la tempête gronde et la vague s'élançe  
Et menace le ciel de son front écumant,  
Lorsque luttent les flots dans d'horribles mêlées,  
Et qu'ils creusent l'abîme en profondes vallées,  
Pour n'offrir au regard qu'un noir gouffre béant;

Que ce soit au chevet où la Mort immobile  
Regarde sa victime, et, d'une main tranquille,  
Entr'ouvre lentement les portes du tombeau:  
Qu'importe le climat! qu'importe la distance!  
Partout tu suis nos pas, ô céleste! *Espérance!*  
Comme un divin flambeau!

Parlant de Sir John Franklin, le célèbre explorateur des mers du nord, M. Donnelly trouve cette strophe qui rappelle celles de Lamartine :

Il a dormi longtemps dans sa tombe ignorée,  
Il a rempli de deuil sa patrie éplorée,  
Et nul ne sait encore où blanchissent ses os :  
Toi seule as pu fermer sa trop froide paupière !  
Toi seule as pu cueillir sa parole dernière,  
Au bruit des grandes eaux !

Puis, c'est Napoléon que la fortune trahit à Moscou pour la première fois, mais que l'espérance n'abandonne ni à Waterloo, ni à Ste. Hélène :

Toi seule maintenant, sa fidèle compagne,  
Vas tenter avec lui la fatale campagne  
Que devront éclairer les flammes de Moscou !  
Et ceux qu'épargneront les Neiges de Russie  
Viendront sous son étoile, à jamais obscurcie,  
Tomber à Waterloo.

Lorsque sur son rocher, seul, au milieu des ondes,  
Il rêvait au néant des trônes et des mondes  
Que l'on gagne ici bas ;  
Quand le doigt de la Mort marqua son grand front blême,  
Toi seule encore, alors, à son instant suprême,  
Ne l'abandonnas pas !

Ineffable Espérance, héritage de l'homme !  
Ton trône est ici bas, et partout on te nomme  
Avec des mots sacrés !  
Tu dissipés nos maux de ton divin sourire,  
Tu berces l'univers dans le puissant délire  
De tes rêves dorés !

Et les deux strophes suivantes, comme elles sont rythmées :

Rêveuse chaque soir, voyez la jeune fille,  
Voyez sur son front pur l'Espérance qui brille  
Et fait battre son cœur de ses plus doux élan.  
Cette vierge ici-bas, sans toi, que serait-elle ?  
Et qui ferait monter dans sa grande prunelle  
Son âme de seize ans ?

Quand le vieillard, courbé sous le poids des années,  
Voit ses jours fuir ainsi que des feuilles fanées,  
Que dispersent les vents ;  
Lorsque sur son bâton il hésite et chancelle,  
Tu viens l'encourager et, du bout de ton aile,  
Tu supportes encore ses pas tristes et lents !

Nous ne poursuivrons pas plus loin ces citations ; notre objet était d'attirer l'attention publique sur une production littéraire qui le mérite à tous égards et de rendre un juste hommage à un des rares individus auxquels il soit permis de prendre le titre de poète dans notre pays.

## M. DE MOLINARI SUR LE CANADA

[Suite et fin.]

Heureusement, la presse canadienne ne s'occupe pas uniquement de la politique intérieure ou étrangère. Sauf en temps d'élections, elle ne donne même aux questions politiques que la petite place. Les feuilles de province s'occupent de préférence des questions agricoles, et je note par exemple, dans la *Gazette de Sorel*, cette recette pour la destruction des sauterelles, qu'un correspondant naïf lui envoie des États-Unis. "Je voyais, dit-il, dans le milieu des champs des carrés de pierres plates. Je m'adressai aux fermiers et leur de-

" mandai ce que signifiait cela ; ils me répondirent que c'était pour détruire les sauterelles ; ils répandent une couche de tabac en poudre sur le carré de pierre, et comme les sauterelles sont extrêmement avides de tabac en poudre, elles se jettent sur la pierre et c'est à qui aura sa place pour prendre la prise ; du moment qu'elles éternuent, elle se frappent le front sur la pierre et se tuent roide. Un fermier m'a dit en avoir ramassé 30 minots par jour, qu'il vendit 50 centins le minot pour faire de l'huile ou pour nourrir les dindes." Et probablement aussi les canards ! Voici encore une annonce, pleine de couleur locale, de la grande loterie du Sacré-Cœur. Une croix flamboyante surmontant un cœur couronné d'épines la signale aux regards des lecteurs de la quatrième page. Elle nous apprend que cette loterie, hautement approuvée par Sa Grandeur Mgr l'évêque de Montréal, est destinée à venir en aide à trois grandes œuvres catholiques ; le Carmel, le Collège commercial des Frères des écoles chrétiennes et l'église de l'Immaculée Conception ; elle offre aux fidèles disposés à venir en aide à ces bonnes œuvres une série de bourses d'or contenant de 250 jusqu'à 10,000 dollars, 500 lots de terrain à bâtir d'une valeur moyenne de 500 dollars, 500 chasubles de toutes les couleurs, plusieurs en drap d'or, 20 ciboires, 42 calices, 12 paires de burettes, des garnitures d'autel, etc., en tout pour une valeur de 272,782 dollars. Toutes les plus sages précautions ont été prises pour garantir la stricte honnêteté du tirage. Le directeur-gérant a fourni un cautionnement considérable. Prix du billet, 1 dollar.—Voici enfin une annonce tout-à-fait dans le goût américain, qui pourrait faire pendant aux cartes d'adresse de MM. Schuyler et Armstrong, les exposants des délicieux *cashets* de Philadelphie. "*Nouveaux corbillards*. M. X. Cusson, le plus ancien entrepreneur de pompes funèbres, annonce au public qu'il a reçu deux corbillards, un grand et un petit, d'un genre tout nouveau. Ces corbillards sont à cinq étages, faits avec une grande richesse et l'on y expose les corps de quatre manières différentes, visibles ou invisibles. Ces corbillards sont recouverts en étoffe riche et représentent une tombe dans un cimetière."

Près des neuf dixièmes de la population française de la province de Québec s'occupent d'agriculture et habitent les paroisses rurales. J'ai voulu aller la voir chez elle, et j'ai été passer le dimanche dans la paroisse de V..., à une quinzaine de milles de Montréal, sur les bords du Saint-Laurent. Je descends dans une petite hôtellerie en bois, proprement tenue. Dans le salon, un portrait de la reine Victoria fait pendant à un Chemin de la Croix et à une carte *féniane* de l'Irlande. Au haut de la carte, un fénian en uniforme de franc-tireur, l'épée d'une main, le drapeau vert à la harpe d'or de l'autre, s'élance sur des débris enflammés ; plus bas sont les portraits des grands patriotes Robert Emmet, O'Connell et le colonel Burke, avec cette légende :

*Free from the grasp of british power  
Our own dear isle must be  
Or we will die in the holy cause  
Of Irish liberty!*

" Notre île chérie doit être délivrée des chaînes de la puissance britannique, ou nous mourrons pour la sainte cause de la liberté de l'Irlande."

On m'explique que l'exhibition de cette carte séditieuse ne tire pas autrement à conséquence. Il y a beaucoup d'Irlandais au Canada, et il y a apparence que la vue de ce fénian en grande toilette réjouit le cœur des habitués du bar. Les Anglais loyaux peuvent, en revanche, contempler les traits de la reine. Il y en a

pour tous les goûts. Mais l'heure de la grand'messe approche. Des *chars* découverts à quatre roues, des cabriolets, des *bogveys* attelés de chevaux vigoureux, amènent à l'église les propriétaires et les fermiers des points éloignés de la paroisse, avec leur famille. D'autres *habitants* [c'est le mot consacré, *paysan* est mal venu] suivent à pied le trottoir en bois qui borde le très mauvais chemin du village. Tout ce monde-là est confortablement vêtu : les hommes de belles redingotes ou de veste neuves; les femmes, de fraîches robes d'été; point de casquettes et de bonnets, rien que des chapeaux; les enfants, coquettement attifés; les fillettes, en robe de mousseline, avec des ceintures en soie. Beaucoup de bonnes figures, bien fraîches; parmi les anciens, quelques types de paysans madrés : on se croirait dans un riche village de la Normandie. L'église est vaste et dans le style des jésuites, très dorée, avec force images. Elle est remplie. La messe est commencée. Le curé monte en chaire. C'est un gros personnage. La cure lui rapporte 3,000 piastres au moins [15,000 fr.], desquelles il n'a à décompter que les modiques appointements de son vicaire, 50 piastres par an, la paroisse se chargeant de l'entretien de l'église. Il prend pour thème la parabole de l'économiste infidèle, en rappelant à ses auditeurs en de fort bons termes, mais avec un accent déplorable, qu'ils ont tous des *dévouers* à remplir et qu'ils auront des comptes à rendre au Jugement *d'arnier*. Il parle pendant vingt minutes, que je puis compter à une grande horloge placée tout à côté de la chaire. A la fin de la messe, une quarantaine de fidèles, autant d'hommes que de femmes, vont dévotement recevoir la communion. A la sortie, on se rassemble sur la pelouse, au milieu de laquelle s'élève une tribune rustique. L'agent d'une Société agricole vient d'y monter, et il est en train d'énumérer les avantages matériels et moraux que la Société procure à ses membres pour la modique cotisation de 5 sh par an. Elle ouvrira prochainement une Exposition et un concours, et c'est une question d'honneur pour V..., la paroisse la plus riche et la plus importante du pays, d'y être dignement représentée. Cet argument ne paraît pas déplaire aux *habitants*, mais ils ne semblent pas pressés de lâcher leurs 5 sh. Voici maintenant le crieur public qui vient annoncer les objets perdus, les réclamations de tout genre. Un habitant a prêté une paire de *bouvats* qu'on ne lui pas rendus. Il ne se souvient pas de celui à qui il les a prêtés, mais il s'adresse à sa conscience et il le prie de ne pas tarder davantage à les lui restituer. [L'emprunteur peu délicat garde l'incognito.—Mouvements divers.] Le crieur va descendre; mais, sur un signe parti d'un groupe féminin, il se ravise.—Mamzelle Colette a perdu un de ses gants. [Bryants éclats de rire.] On demande la couleur du gant de mamzelle Colette et où elle l'a perdu. Heureux qui trouvera le gant de mamzelle Colette! Le crieur est au bout de son rouleau, l'auditoire se disperse. Il est bientôt midi; on va dîner, sauf à revenir aux vêpres. Dans l'après-dinée, je fais le tour de la paroisse, sous la conduite d'un propriétaire hospitalier. Les maisons, basses avec des toits élevés, sont solidement bâties en pierre ou en bois, proprement blanchies, et d'une apparence gaie. Les habitants, dans leurs habits du dimanche, garnissent leurs escaliers ou leur *piazza*. A l'intérieur, on aperçoit des chambres étroites mais bien tenues, avec un grand poêle de fonte. La végétation est plantureuse, les avoines sont superbes, et voici du maïs de la plus belle venue; ça et là quelques plantes de tabac. Peu d'arbres; on déboise beaucoup, on déboise trop. On me montre des érables à sucre. En avril, on fait une incision au pied de l'ar-

bre et on récolte sans peine aucune la sève sucrée. Chaque propriétaire fait lui-même son sucre, mais c'est une production limitée et qui ne paraît pas de nature à s'étendre. On cherche en ce moment à introduire au Canada l'industrie du sucre de betteraves. Les domaines ruraux sont invariablement séparés, comme aux Etats-Unis, par des clôtures en bois, à claire-voie; cependant le bois renchérit de jour en jour; il a doublé de prix depuis dix ans. Les domaines ruraux sont vastes; les concessions primitives étaient de 90 arpents, —3 de face sur 30 de profondeur,—et elles ne se sont guère morcelées. Quoique le Canada ait réformé il y a vingt ans sa législation civile,—il était demeuré jusque là sous le vieux régime des coutumes de Paris et de Normandie,—et qu'il ait adopté un Code à peu près semblable au nôtre, il a conservé la liberté des successions. Le fils aîné succède ordinairement à son père dans l'exploitation du bien patrimonial, et les inconvénients du morcellement sont ainsi évités; mais il y a un revers à la médaille : il est obligé de dédommager ses frères et ses sœurs puînés, et son capital s'en trouve fortement entamé. Il se marie, les enfants sont nombreux, car nulle part on n'exécute avec une conscience plus scrupuleuse le commandement du Créateur : "Croissez et multipliez!" Il s'endette et hypothèque sa terre, ou bien il en abandonne l'exploitation à un métayer. Le métayer n'ayant point intérêt à maintenir en bon état la terre et le cheptel, non plus qu'à améliorer la culture, la condition du propriétaire va empirant. Ajoutez à cela que l'hiver est long et que le bois renchérit; ajoutez encore que l'*habitant* canadien a hérité de son ancêtre le paysan français la passion d'arrondir sa terre; qu'il aime à bien vivre et à se bien vêtir; enfin que les salaires des valets de ferme et des laborieux sont généralement élevés. On paie 100 piastres [500 fr.] par an un valet de ferme avec la nourriture et le logement, et le salaire ordinaire d'un labourneur est d'une piastre par jour. Il est vrai que l'emploi des machines agricoles, en se généralisant depuis quelques années, a permis de réaliser de notables économies sur la main-d'œuvre; néanmoins, tout n'est pas rose dans la situation du propriétaire canadien. Il voudrait bien remplacer ses métayers par des fermiers suffisamment pourvus de capital, mais un fermier capitaliste est un oiseau rare au Canada aussi bien qu'en France, et les émigrants qui possèdent quelques ressources préfèrent aller plus loin, dans la province de Manitoba, où ils peuvent, à peu de frais, devenir propriétaires. Heureusement, le pays est riche et la terre féconde; on se tire d'affaire malgré tout, mais ce n'est pas sans peine ni souci.

Après avoir suffisamment couru la paroisse, je vais passer la soirée chez mon aimable *cicerone*. Le salon est rempli d'une jeunesse vivante et bruyante. Le piano est ouvert. On chante en chœur des *rondes* sur les vieux airs du dix-huitième siècle.

A la claire fontaine,  
J'allais me promener!

Les chanteuses sont charmantes; brunes ou blondes, elles ont la carnation fraîche et transparente des pays du Nord; les fenêtres ouvertes nous montrent les eaux tranquilles du Saint-Laurent, bordées de bouquets d'arbres. O l'aimable et fraîche soirée! le bon pays! les braves gens!

Revenu du joli village de V... le lundi 31 juillet, de bonne heure, je pars à sept heures du soir pour Québec. Le temps est admirable, et la *City-of-Quebec*, sur laquelle je m'embarque, est un splendide bateau à trois étages, un hôtel ambulante qui me transporte en

une nuit de Montréal à Québec (180 milles, 240 kilomètres). J'avais toujours cru, avant cette traversée, qu'un "fleuve uni comme une glace" était une simple métaphore. Ici, la métaphore est une pure vérité. La magnifique glace de Saint-Gobain que j'avais admirée à l'Exposition de Philadelphie n'est pas plus unie et plus diaphane que ne l'était ce soir-là le calme et immense Saint-Laurent.

Le beau lac de Nemi, qu'aucun souffle ne ride,  
A moins de transparence et de limpidité.

Figurez-vous une glace sans fin, large de 2, 3, 4 kilomètres, dans laquelle la pleine lune et les millions d'étoiles d'un ciel sans nuages lancent leurs gerbes ou leurs scintillements dorés, une atmosphère chargée d'électricité qui vous montre, par un effet de mirage, des maisons et des bouquets d'arbres se détachant de la côte et s'avancant en masses sombres au milieu des eaux brillantes du fleuve, comme la forêt de Dunsinane dans *Macbeth*, un silence profond et universel, interrompu seulement par les sons d'un violon et d'une harpe,—l'inévitable orchestre des bateaux américains—raclés à la diable, mais qui nous semblent, autre effet du mirage! exhaler d'ineffables harmonies. Ces poétiques côtes boisées, où éclate çà et là le reflet argenté d'un toit couvert en carreaux de tôle blanche, elles sont habitées par une population française, et elles portent des noms de la vieille France. Voici les comtés de Chambly, de Verchères, de Montcalm, de Richelieu, de Saint-Maurice, de Champlain, et, plus loin, Argenteuil, Belleville, la Beauce, Montmagny, Montmorency, Charlevoix. Nous relâchons à Sorel, à l'embouchure de la rivière Richelieu, dans le Saint-Laurent, et le lendemain, à six heures du matin, nous voici à Québec. Les rives du fleuve se sont graduellement élevées, et le cap Diamant, sur lequel est bâtie la citadelle, a bien une centaine de mètres de hauteur. Au pied de la citadelle est groupée la ville haute, encore entourée de ses vieux remparts qui datent de Champlain, le fondateur de Québec; au-dessous, le port, la ville basse et les faubourgs, formant une agglomération de 75,000 habitants, pour les quatre cinquièmes Français. Nous descendons, ou, pour être plus exact, nous montons par des rues escarpées à l'hôtel Saint-Louis, où l'on parle anglo-français, et nous allons courir la ville. Les rues, mal pavées, sont bordées de trottoirs en bois; les maisons, à un ou deux étages, sont en bois, en briques rouges ou en pierres grises, avec de doubles portes et de doubles fenêtres garnies de persiennes vertes; entre les deux portes, on aperçoit un escalier à ferrures de cuivre, proprement couvert d'une toile cirée; des voitures peintes et garnies de marchepieds et d'armatures en fer poli, de hauts cabriolets en forme de conques marines montent ou descendent au trot ces bonnes vieilles rues tortueuses qui me reposent des damiens rectilignes de Philadelphie et de New-York. Voici, au pied de la citadelle, la terrasse, flanquée de deux canons russes pris à Sébastopol, présent ie la reine. Des canons! il y en a par douzaines dans a grande batterie, la petite batterie, sur les remparts, partout! mais ils sont d'un âge respectable, et je n'aperçois pas l'ombre d'un canonier. De la terrasse, on jouit d'une vue merveilleuse: en face s'étend la grande nappe du Saint-Laurent; au-dessous, le port, la ville basse, tandis qu'à l'autre rive s'étage en amphithéâtre le gros bourg de Lévis avec ses toits étincelans; plus bas, l'île d'Orléans, des bois, des prairies, et, bornant l'horizon, la chaîne des Laurentides. A côté de la Terrasse, promenade favorite des habitants, se trouve le parc, au milieu duquel le gouvernement anglais a érigé, avec une géné-

reuse impartialité, une pyramide en l'honneur de Wolfe et de Montcalm, le vainqueur et le vaincu des plaines d'Abraham. Je lis sur le socle cette inscription en style lapidaire :

Wolfe. Montcalm. Mortem. Virtus. Communem  
Faman. Historia  
Monumentum. Posteritas  
Dedit.

Hujusce

Monumenti in memoriam virorum illustrium Wolfe et Montcalm fundamentum p. c. Georgius comes de Dalhousie in septentrionalis Americæ partibus ad Britannos pertinentibus. Summam rerum administrans; opus per multos annos prætermisissum (quid duci egregio convenientius!) auctoritate promovens, exemplo stimulan, munificentia fovens.

Die novembris XV. A. MDCCCXXVII.

Georgio IV, Britanniarum rege.

C'est un sentiment élevé et délicat qui a dicté, dans un latin supportable, cet hommage rendu à la fois au courage heureux et au courage malheureux; mais à côté voici un "avis au public" qui me paraît également cruel pour la race canine et pour la langue française. "Toute personne fréquentant ce jardin est priée de ne pas enlever ou détruire aucunes plantes qui s'y trouvent; aussi tout chien trouvé sur ce parterre sera détruit. Détruit! voilà un solécisme terriblement draconien. Et c'est un solécisme officiel! Malheureux chiens! plus malheureuse langue! Pourtant le séminaire et l'Université-Laval sont à deux pas. Je vais les visiter en compagnie d'un Canadien aimable et obligeant comme ils le sont tous; les bâtiments du séminaire sont du grand style du dix-septième siècle; il y a une chapelle et un musée où l'on trouve quelques bons tableaux des écoles italienne et française, des Philippe de Champagne authentiques, un Van Dyck qui l'est moins, et de ravissants portraits de Marie Leczynska et de Mesdames, filles de Louis XV, par Boucher et Vanloo. Le séminaire est riche; c'est lui qui entretient l'Université. Non loin de l'Université s'élève la vaste et imposante cathédrale, et au pied de la cathédrale se tient le marché en plein air. Des marchandes en chapeau de paille s'agitent devant leurs éventaires garnis de choux, de pommes de terre, de gros pois, de tomates, d'énormes radis rouges et d'une innombrable quantité de paniers d'écorces remplis de framboises et de myrtilles. La myrtille, dédaignée en Europe, est très-appréciée aux Etats-Unis et au Canada, où elle porte le nom poétique de *bleuet*. Du marché on descend dans la ville basse par la rue de la Fabrique, toute garnie de magasins. Voici un magasin de musique à la devanture duquel s'étale l'image d'un orgue-locomotive qui fait les délices des habitués du Cirque. Voici une librairie avec des images de Notre-Dame de Lourdes, un portrait de Marie Alacoque, des livres de piété, des chapelets; dans la même vitrine que la collection de la Bibliothèque nationale, les *Paroles d'un croyant*, le *Livre du peuple*, les *Mélanges philosophiques*, de Diderot, un étalage composite! J'y entre pour acheter un journal (on ne vend dans les rues, à Montréal et même à Québec, que des journaux anglais), je n'y trouve qu'une feuille de province, la *Gazette d'Arthabaskaville* avec un "premier-Arthabaskaville, intitulé: "Le prêtre combattu dans la chair (sic) par les libéraux." Je fais le tour de la ville en suivant les remparts, d'où les regards s'étendent à perte de vue sur une campagne admirable; mon obligeant cicerone m'indique au bout de la plaine richement

boisée le village de Lorette, habité par des Indiens, presque tous métis. Il n'y a plus, me dit-on, qu'un seul Huron, le dernier des Hurons; encore n'est-on pas sûr que ce soit un Huron. Ces Indiens métis vivent pour la plupart de la fabrication de petits articles de bimbeloterie, de la chasse ou de la pêche; quelques uns se sont complètement civilisés; on m'en cite qui sont devenus prêtres, avocats ou fonctionnaires; ils ont même un goût particulier pour les fonctions publiques, ce qui ne peut laisser aucun doute sur leur aptitude à s'adapter à notre civilisation. Nous rentrons en ville en traversant les plaines d'Abraham, où s'est décidé le sort du Canada, sous le triste règne de Louis XV; aux environs, sur les hauteurs de Sainte-Foy, témoins d'un dernier mais inutile combat dans lequel les Français demeurèrent vainqueurs, une colonne a été élevée en commémoration de cette victoire. Le gouvernement anglais a laissé faire, et sa domination n'en est pas moins solidement assise dans le Canada français; au contraire! Voici un cirque en plein vent, des baraques de la foire, le nègre blanc de Madagascar, la femme invulnérable, un cochon qui joue aux cartes, seul spectacle qui trouve grâce devant la censure de l'archevêché; enfin, des affiches, au milieu desquelles éclate le nom de Sozodont; Sozodont a franchi la frontière, il s'étale sur les murailles et sous les ponts de Montréal; je le retrouve à Québec, il me suivrait jusqu'au pôle! Mais je n'aperçois plus Gargling.—Distancé, Gargling!

Le lendemain, un de mes obligeants amis canadiens me conduit au *Sault de Montmorency*, une catastrophe qui serait sans pareille dans le monde si les chutes du Niagara n'existaient pas. La rivière de Montmorency se précipite d'une hauteur de près de 250 pieds, sur une largeur de 50, dans une branche du Saint-Laurent, en face de l'île d'Orléans. De hauts sapins ombragent la chute, que gâte un peu le voisinage d'une scierie,—l'industrie est impitoyable!—mais dont les abords ont été rigoureusement interdits à Sozodont et aux *Herricks pills and plasters*. Un escalier un peu trop vertigineux conduit au pied de la nappe blanche qui se précipite à pic, et l'on va se reposer, au retour, dans un modeste "cabaret de tempérance." La route est bordée de maisonnettes bâties en biais, de manière à résister aux ouragans de neige; on passe auprès de l'Asile Beauport, où des aliénés des deux sexes sont installés comme dans un palais d'été, toujours aux frais du séminaire de Saint-Louis. Ça et là des *martellos*, tours rondes qui servaient d'ouvrages avancés à Québec, au temps où Québec était considéré comme la plus redoutable forteresse de l'Amérique du Nord; puis le faubourg Saint-Roch et le faubourg Saint-Jean qui vient d'être incendié. Les incendies sont aussi fréquents au Canada qu'aux États-Unis, et ce n'est pas peu dire. L'abondance des constructions en bois y est pour quelque chose; mais on m'assure aussi que c'est un procédé expéditif de liquidation auquel recourent de préférence les industriels et les négociants dont les affaires sont embarrasées. Ce qui semblerait confirmer ce mauvais propos, c'est que les incendies se multiplient principalement aux époques de crises. Le soir, je repars pour Montréal, et je croise d'immenses trains de bois trainés par des remorqueurs. Le bois est, comme on sait, le grand article d'exportation du Canada. A mon arrivée à Montréal, mon aimable introducteur auprès de la société canadienne, M. O. Perrault, vice-consul de France, me présente à quelques uns de mes confrères de la presse canadienne, anglais et français, conservateurs et libéraux, qui fraternisent le soir dans un banquet improvisé où l'on boit "à la prospérité du Canada sous le bienveillant et libéral patronage de l'Angleterre, et au dévelop-

pement de ses relations matérielles et intellectuelles avec la France." Il est certain que nous ne nous doutons peut-être pas assez de l'existence de cette branche vivace de la vieille souche française, et c'est un oubli qu'il serait bon de réparer dans l'intérêt de la France et du Canada. Il y a, comme je le remarquais dans ma dernière lettre, au Canada, deux populations juxtaposées qui vivent en bonne intelligence sous la même loi, mais sans se mêler; la population française a soutenu jusqu'à présent, sans se laisser entamer, la concurrence de sa rivale, grâce surtout à son exubérance et consciencieuse fécondité; mais elle lui est visiblement inférieure par les capitaux, l'esprit d'entreprise et même le développement intellectuel; la langue anglaise est parlée dans toute sa pureté par les Canadiens anglais, tandis qu'on ne lit guère dans le Canada français, et qu'on y parle un français beaucoup trop voisin du bas-normand. Au besoin, les bibliothèques des bateaux à vapeur attesterait cette inégalité de culture. Les livres anglais, choisis parmi les meilleurs, y abondent, en ne laissant, hélas! qu'une bien petite place à la littérature française, exclusivement représentée par des romans à 4 sous. A quoi tient cette différence de développement? Elle tient, sans aucun doute, en partie à la tutelle par trop ombrageuse et étroite dans laquelle le clergé catholique, dont je n'ai point d'ailleurs dissimulé le mérite et les services, tient ses bonnes et simples ouailles; mais elle tient encore, elle tient surtout à ce que les Canadiens anglais sont en relations constantes avec leur mère-patrie, tandis que les Canadiens français sont depuis plus d'un siècle presque sans rapports avec la leur. L'Angleterre alimente la partie anglaise du Canada de ses capitaux,—plusieurs banques de Londres y ont des succursales;—elle a commandité les industries et construit les chemins de fer du Canada anglais;—elle lui envoie ses émigrants, ses produits, ses journaux et ses livres. La France, elle, n'envoie au Canada français—encore est-ce par l'intermédiaire de l'Angleterre—que des articles-Paris démodés et des vins suspects. Je me trompe: il y a trois ou quatre ans, elle a envoyé aussi à ce pays agricole 2 ou 3,000 émigrants, résidu de la Commune, ramassés sur le pavé de Paris, qui ont encombré le pavé de Montréal et de Québec jusqu'à ce qu'ils soient allés se perdre dans l'Océan américain. Est-ce bien assez? Aussi longtemps que le vieux régime colonial a pesé sur le Canada, les relations entre les Canadiens français et la France pouvaient rencontrer des obstacles sérieux; mais aujourd'hui ces obstacles n'existent plus. Le Canada se gouverne lui-même, et son tarif douanier ne fait absolument aucune différence entre les produits français et les produits anglais. Pourquoi donc nos banques n'établiraient-elles pas des succursales à Québec, comme les banques anglaises en ont établi à Montréal? Elles y trouveraient des placements hypothécaires à 7 et même à 9 0/0, garantis par une législation exactement copiée sur la nôtre. Ce débouché ne vaudrait-il pas bien pour le capital français que celui des valeurs à turban? Pourquoi l'émigration agricole de la Normandie et de la Bretagne, qui a implanté au Canada une population saine et vigoureuse, ne reprendrait-elle pas son essor interrompu? Pourquoi les produits français ne seraient-ils pas offerts sur le marché du Canada à l'égal des produits anglais? Pourquoi nos journaux et nos livres n'y viendraient-ils pas raviver les intelligences somnolentes et purifier la langue de ses solécismes anglo-américains? Pourquoi, en un mot, la France ne reprendrait-elle pas dans le Canada français—Dieu merci! sans aucune arrière-pensée politique.—le rôle tutélaire que l'Angleterre remplit depuis un siècle dans le Canada anglais? Elle y gagne-

rait autant que le Canada lui-même. Les sympathies morales, qui ne se sont jamais brisées, aideraient à renouer les relations intellectuelles et matérielles, et, à ce propos, je citerai, en quittant mes bons amis canadiens auxquels je demande bien pardon de mes innocentes plaisanteries sur leur accent et sur l'idiome qui fleurit dans leurs jardins publics,—je citerai, dis-je, un trait touchant qui m'était conté à Québec. Pendant la funeste guerre de 1870, on ne voulait pas plus croire, dans le Canada français, aux victoires prussiennes qu'on n'y croyait à Paris. Mais un jour on voit le consul de France entrer, l'air soucieux, dans les bureaux de *l'Événement*, et, un instant après, la foule consternée put lire, en tête du sommaire du journal affiché suivant la mode américaine, la nouvelle, trop certaine cette fois, de la capitulation de Sedan. Chacun avait les larmes aux yeux, me disait un témoin de cette scène, et quand le consul sortit des bureaux du journal, toute cette foule, obéissant à un même sentiment et d'un même geste spontané, se découvrit respectueusement sur son passage.

Mais je suis obligé de me dérober aux offres hospitalières de mes bons amis canadiens, et me voici en route pour New-York, d'où je me propose d'aller faire une dernière tournée dans le Sud avant de reprendre *l'express* de l'Océan. Je pars le matin de bonne heure, je traverse le pont Victoria, obscur comme un tunnel, je repasse la frontière américaine, où un douanier vient simplement demander aux voyageurs, sans les obliger à descendre du train, s'ils ont quelque chose à déclarer. Notre train longe le lac Champlain, dans un pays accidenté, ayant à droite, de l'autre côté du lac, les montagnes vertes, à gauche la chaîne des Adirondaks. On stationne un instant devant l'hôtel Fouquet,—encore un nom français,—le dernier ! et on arrive à l'extrémité du lac, long de 120 milles, au fort en ruines de Ticonderoga. De là, un embranchement nous porte en une demi-heure au bord du lac Georges. Un rêve, ce lac Georges ! Figurez-vous une longue brèche sinueuse remplie d'une eau claire et azurée, entre de hautes collines couvertes de bois épais, d'un vert intense ; au milieu de ces eaux limpides une foule d'îles et d'ilots, avec des maisons blanches ou des chalets enfouis dans des bouquets d'arbres et égayés par des parterres tout en fleurs. D'élégantes barques d'amateurs de pêche, de jolis steamers d'où s'échappent des airs de valse, croisent notre bateau, le *Minne-Ha-Ha* ; on se salue en agitant chapeaux et mouchoirs, tandis que des pêcheurs solitaires se tiennent immobiles et absorbés le long des berges, et que des duos de *stirers* suivent les sentiers ombragés pour s'y livrer apparemment, sans être dérangés, à la lecture du *Herald* ou du *New-York Times*. On débarque devant le ravissant hôtel du fort William-Henry, où un *stage coach* prend les voyageurs pour les conduire, par monts et par vaux, à la station prochaine. Nous prenons le train de Saratoga, et nous arrivions avant minuit à ce rendez-vous favori de la société américaine. Nous descendons au *Grand Union*, un hôtel Leviathan auprès duquel les plus grands hôtels d'Europe seraient comme la cascade du bois de Boulogne auprès de la cataracte du Niagara. Il vaut bien la peine d'être décrit, ce *Grand Union hotel*. L'omnibus du chemin de fer vous amène au pied d'un bâtiment grand comme une caserne, avec deux ailes immenses enserrant un parc ; des colonnettes de fonte de 20 mètres de hauteur soutiennent tout le long des façades extérieures et intérieures le toit d'une large *piazza*, dont la longueur totale, si j'en dois croire mon *Panoramic Guide*, n'est pas inférieure à 1 mille (1 kilomètre  $\frac{1}{4}$ ). Vous montez par un vaste escalier à un immense parloir où se trouvent

concentrés les services essentiels de l'hôtel ; le bureau de réception et de renseignements, le post-office d'un côté, la caisse à quatre guichets, le bureau de location des voitures et le télégraphe de l'autre. Vous inscrivez votre nom sur un volumineux registre, on vous remet une clef que vous gardez en poche, et que des "avis" affichés dans les endroits bien en vue vous supplient de ne pas emporter avec vous, en quittant l'hôtel. Malgré la crise, *Grand Union hotel* est suffisamment peuplé. On me délivre le No. 1315, au second étage. J'ai le choix entre quatre ascenseurs et autant d'escaliers pour y monter. Les ascenseurs sont des salons élégants où vingt personnes peuvent tenir sans se coudoyer. Un coup de sonnette, et la machine exécute vos ordres. Vous arpentez de longs corridors, entièrement couverts de tapis, comme les salons et les chambres ; il n'y en a pas moins de 10 acres, toujours d'après mon *Panoramic Guide*. Par exemple, ma chambre, dont les murailles blanches sont éclairées par un bec de gaz, manque un peu d'élégance, quoique—particularité assez rare dans les hôtels américains—l'éclat du gaz soit tempéré par un globe de verre dépoli ; mais le lit est dur, et le mobilier se réduit à une table de toilette et à une armoire en noyer. Il est vrai qu'on ne séjourne guère dans sa chambre. On descend au rez-de-chaussée, où il y a "2 milles carrés" de salons, somptueusement décorés, avec tentures et mobilier garnis de satin, des salles de lecture, des billards, un *bar-room* ; et, finalement, une salle à manger, dans laquelle 600 personnes s'attablent à l'aise, et où un restaurateur parisien ne serait pas embarrassé d'en caser 2,000. La salle à manger, c'est le centre et on pourrait dire l'âme de l'hôtel ; on n'y fait pourtant que trois repas par jour : le déjeuner, le diner et le lunch ou souper ; mais quels repas ! le festin des noces de Gramme serait, en comparaison, un repas du Petit-Manteau-Bleu. Entrons-y, après avoir déposé à l'entrée,—sans rétribution,—notre chapeau et notre canne sous la garde d'un nègre. Un bataillon de nègres et de mulâtres, en veston ou en habit noir et cravate blanche, fait le service. On les voit s'avancer processionnellement, l'avant-bras replié et portant sur la paume aplatie de la main un plateau chargé de mets. Un sous-officier se détache et vous désigne poliment une chaise de paille vacante, ou vous renvoie à un collègue. Vous vous asseyez et l'on place devant vous la carte et un verre d'eau glacée. Quelle carte, bon Dieu ! J'y compte quatre-vingt-cinq plats, pas un de moins, depuis la *mock turtle aux canelles* et le *consommé printanier à la royal (sic)*, en passant par la série des poissons, des bouillis, des rôtis, des relevés (*sic*), des entrées, des *vegetables*, jusqu'à la *vanilla ice cream* et le *water melon* de la fin. Et j'ai le droit imprescriptible de me les faire servir tous ! Je n'use de ce droit qu'avec modération, et me voici en face d'un grand plat chargé de viande, entouré d'une douzaine de petits plats couverts des *vegetables* les plus variés, pommes de terre, gros pois, pois verts, riz bouilli, tomates fraîches, mais avec une seule assiette. C'est l'habitude américaine de manger en même temps, sur la même assiette, viande, poisson et légumes combinés. Affreuse habitude ! On m'a confié une *napkin*, serviette, qu'il m'est arrivé déjà plus d'une fois de mettre dans ma poche, la prenant pour un mouchoir. Je me surveille pour ne point donner au nègre attentif et poli qui me sert une fâcheuse opinion de la probité de la race blanche ; on me rend, à la sortie, mon chapeau et mon *umbrella*, sans m'avoir posé aucune question, et me voici sous la *piazza*, où la bande des musiciens de l'hôtel a commencé son tapage. Je vais faire un tour dans le "Broadway" de Saratoga,

—toutes les villes américaines ont leur Broadway. Celui-ci est garni de magasins de marchandes de modes, de confection, de coiffures, alternant avec des *tabacconists*, presque tous juifs, et des offices de marchands de tickets de chemins de fer. Sur le trottoir, un transparent orné d'un gigantesque pied rouge m'apprend que le docteur Pray extrait sans douleur les cors, les durillons et les molaires. Voici un coiffeur parisien, venu de New-York à Saratoga pour la saison. La saison ne dure que sept semaines, et il paie 400 dollars de loyer pour son étroit magasin. C'est cher, mais on vend assez bien les cheveux, sur lesquels on réalise un bénéfice honnête. Les cheveux sont importés d'Europe, moyennant un droit de 30 0/0, les Américaines refusant généralement de se laisser "tondre," en dépit de la protection que le tarif leur accorde. Les cheveux châtains viennent de la Normandie, de la Bretagne et de l'Auvergne; les cheveux noirs de l'Italie; les cheveux blonds, de l'Allemagne et de la Suède. Certaines élégantes ont sur la tête pour 300 dollars de cheveux importés, et une vieille lady a payé 200 dollars deux tresses de cheveux blancs, les plus chers. Mais je compte bien juger, le soir même, de l'effet des cheveux importés sur les têtes des charmantes misses qui se donnent rendez-vous de tous les points de l'Union à ce grand marché matrimonial. Il y a bal au *Grand Union hotel* et à l'hôtel des États-Unis, son rival. Je n'ai garde d'y manquer; mais c'est une double déception: on y rencontre certainement de très-jolies misses et des ladies somptueusement vêtues et qui ont convenablement encouragé le commerce d'importation des cheveux; mais je n'aperçois pas un seul "kangaroo," et c'est à peine si quelques couples se décident à faire un tour de valse. Cavaliers et dames dansent sans gants! A minuit, l'orchestre disparaît.—Nous sommes au samedi, et l'on ne danse pas le dimanche. Me revoici au No. 1315. Ma chambre n'est pas faite, et le lendemain matin mes bottes ne sont pas cirées. Est-ce une négligence accidentelle, ou serait-ce une mesure générale de revanche de nos serviteurs nègres contre la race blanche? Quoique la sonnette soit électrique, je sonne et je resonance en vain pour approfondir ce mystère. J'en suis quitte pour confier mes bottes à un des pauvres petits va-nu-pieds de race blanche qui encombrant le trottoir avec leur boîte à noircir, *blacking*; je passe le dimanche à boire l'eau ferrugineuse et sulfureuse des fontaines et à me promener sous les ombrages de *Congress Park*, où jaillit la plus célèbre des sources de Saratoga, *Congress Spring*. Le soir, je demande ma note à l'un des quatre caissiers du *Grand Union hotel*. J'en suis quitte pour 10 dollars, 5 dollars par jour,—et c'est réellement pour rien. Songez donc: deux milles de salons, dix acres de tapis, quatre ascenseurs, trois repas par jour, quatre-vingt-cinq plats au dîner, plus un concert dans la journée et un bal le soir pour 5 dollars! Il est vrai qu'on n'a pas changé mes assiettes, que ma serviette ressemblait à un mouchoir, qu'on n'a pas fait ma chambre et qu'on a négligé de cirer mes bottes. Mais ce sont des détails, et *Grand Union hotel* n'en est pas moins une colossale manufacture de confort et une des créations les plus caractéristiques du génie américain.

A ceux qui nient le progrès, nous conseillons de lire les remarquables études sur l'Allemagne et les allemands que publie M. Victor Tissot dans la Revue de France. Le dernier article qui ait paru de lui ra-

conte pourquoi les populations rhénanes saluèrent la Révolution française comme une aurore de liberté.

Pour bien comprendre cet accueil fait aux idées d'émancipation et d'indépendance, il faut jeter un coup-d'œil sur l'Allemagne d'alors, divisée en une multitude de petites principautés microscopiques, de seigneuries, de fiefs de chevalerie, d'États ecclésiastiques. Le pouvoir de tous ces princes était un pouvoir absolu.

Ils avaient dépouillé les villes de leurs libertés municipales; ils vendaient la justice; ils trafiquaient de la chair humaine; ceux-ci traquaient les protestants; ceux-là poursuivaient les catholiques; les juifs étaient partout opprimés; le bureau brûlait sur la place publique les écrits qui revendiquaient les droits de la pensée; pas d'écoles, mais par contre des sérails richement fournis. Le margrave Charles-Guillaume Ier, de Bade, avait aménagé ses jardins de Carlsruhe sur les plans du paradis de Mahomet.

Les cent soixante jeunes filles qui l'accompagnaient de jour à cheval, dans un costume de hussards, y dansaient le soir des ballets lascifs, sous les ombrages éclairés à *giorno*. Charles-Eugène de Wurtemberg avait aussi fait de sa cour une nouvelle Caprée. Les ballerines et les comédiennes absorbaient tous les revenus du pays. Charles-Eugène fut réduit à vendre ses sujets et son alliance: Louis XV paya un million et demi six mille Wurtembourgeois qui désertèrent.

Charles-Eugène épousa une de ses favorites, Mlle Wimpfen, et envoya les poètes à chanter en son honneur la *Vertu considérée dans ses effets*.

Schiller traita le sujet et remporta le prix; il en rougit plus tard. En Bavière, les chemins étaient bordés de potences. Les bûchers flambaient sur les places publiques. La torture fonctionnait à Munich, où il y avait toutes les semaines deux ou trois supplices.

Les deux Mecklembourgs, nous apprend le baron Stein, formaient "de grandes plaines, dont une partie était en pâturage et l'autre en friche; pas d'habitants; toute la classe laborieuse courbée sous le plus dur servage; la demeure du noble Mecklembourgeois semblable à la caverne d'une bête féroce qui ravagé tout autour d'elle et s'entoure du silence de la tombe."

Le prince palatin des Deux-Ponts avait quinze cents chevaux, quatre mille chiens et chats; il obligeait les paysans qui passaient devant la porte de son château à se découvrir; il leur prenait leurs filles pour les mettre à la disposition des seigneurs voisins qui venaient à ses chasses. Le landgrave de Hesse vendit ses régiments à l'Angleterre, qui les transporta en Amérique. Le duc d'Ansbach fit mettre les menottes à quinze cents paysans qu'il avait aussi vendus au gouvernement anglais. Le comte Limbourg avait une armée composée de deux cavaliers, de six officiers et d'un colonel.

Les barons indépendants, dont la baronie aurait tenu dans le jardin des Tuileries, entretenaient deux fonctionnaires: l'un, galonné d'or, que les paysans saluaient tout bas en l'appelant "mon sieur le très honoré conseiller de la Cour"; l'autre, vêtu de rouge, qu'ils évitaient avec une terreur superstitieuse et à qui était confiée la garde du gibet. Les cours des princes ecclésiastiques s'étaient à peu près détachées de Rome et étaient un objet de scandale public. Le prince-primat de Mayence vivait avec trois maîtresses et se faisait lire, par son bibliothécaire Heinse, des livres licencieux.

Les deux peuples n'étaient pas encore divisés par la haine de race; la France n'était pas pour l'Allemand "l'ennemi héréditaire," car la Prusse n'avait pas conduit l'Allemagne à l'école de ce patriotisme étroit et sanguinaire à l'aide duquel elle a refait l'empire. Les soldats de la République furent reçus comme des frères et des libérateurs. Le peuple les attendait; il se rangea de leur côté.

"De Spire à Bingen, écrivait Forster, tous les suffrages se sont prononcés unanimement pour l'acceptation de la République française et pour les réunions à la France."

Dans toutes les villes on planta des arbres de liberté; on célébra la fête "de l'union fraternelle avec la nation française;" des cavalcades de jeunes gens, des processions de jeunes filles parées de couleurs tricolores parcouraient les rues en chantant des hymnes révolutionnaires.

Voilà ce qu'étaient les nombreux petits états de l'Allemagne, il n'y a pas encore cent ans. Qu'on les compare avec ce qu'ils sont aujourd'hui, et qu'on prenne la peine de remarquer à ce propos la marche

des idées et de la liberté sociale aussi bien que politique. Un siècle a suffi pour élever quantité de petits peuples d'un servage ignominieux à la dignité d'hommes libres. Que seront dans cent autres années tous les peuples courbés sous un joug despotique, sous le caprice d'un souverain, maître des corps et des âmes, et dont la volonté seule tient lieu d'institutions? Que seront, par exemple, les sujets du roi de Dahomey, ce potentat féroce de l'Afrique, dont les récits des voyageurs nous font le terrible portrait qui suit?.....

Personne, pas même ses propres sujets, ne peut lui parler que par l'entremise d'un interprète, et par conséquent aucune communication ne peut lui être faite sans passer par ses ministres. Comme, d'ailleurs, la moindre infraction à cette règle coûterait la tête à celui qui se la permettrait; comme, pour le même motif, on n'ose rien dire de désagréable à cette majesté redoutable, le roi entend rarement la vérité, et ses sujets, littéralement écrasés, doivent sourire dans leur abjection et avoir l'air heureux devant lui, sous peine d'encourir sa fureur.

Il y a un grand nombre de dignitaires de la cour qui, dans les occasions ordinaires, ont l'air aussi misérable et aussi sale que les derniers parias du royaume. Mais, dans les grands jours, ils se parent de soie, d'or et d'argent.

## CHOSSES ET AUTRES

Faut-il que le corps humain soit sérieusement construit pour supporter les brusques variations de température auxquelles il est souvent exposé! Dans notre pays, nous passons presque sans transition de la canicule à l'automne. Quinze jours à peine suffisent pour faire d'un ciel brûlant un ciel morose, dur et froid, foyer inépuisable de catarrhes, de corizas et de rhumatismes. Les sueurs d'été ne sont pas séchées que les gelées d'octobre arrivent en septembre, et que l'on devient transi quand on a à peine cessé d'être haletant.

A ce sujet, il nous a paru intéressant de rechercher le minimum et le maximum de chaleur que l'homme puisse supporter, et voici ce que nous avons trouvé.

Un Polonais nommé Brzewski a passé en plein air une nuit en Sibérie, où la température descendit jusqu'à cinquante-neuf degrés au-dessous de zéro. Le même homme, huit mois après, errant dans les plaines crayeuses de l'Afghanistan, supporta une chaleur effroyable qui monta jusqu'à soixante-trois degrés centigrades.

Cela fait donc une différence de cent vingt-deux degrés, c'est-à-dire beaucoup plus que celle qui sépare la glace de l'eau bouillante. Et cet homme n'en est pas mort!

La mort a toujours joué un grand rôle comme faiseuse de majorités, dans les Chambres hautes. Veut-on savoir comment on usait déjà au dix-huitième siècle Robert Walpole, un des ministres qui surent le mieux favoriser le noble jeu des institutions parlementaires, comme on dit au *Journal des Débats*? Qu'on lise ce passage des mémoires d'un homme d'État anglais:

“ Robert Walpole, voulant faire passer un bill important et redoutant l'opposition de la Chambre des lords, va trouver l'archevêque de Canterbury et le prie de leindre une maladie sérieuse.

“ Le prélat, ami de Walpole, se prête à la comédie; il se met au lit. Le bruit d'une mort prochaine et inévitable ne tarde pas à se répandre. Les yeux de tous les évêques se fixent sur le riche siège qui va devenir vacant. C'est à qui fera sa cour pour l'obtenir.

“ Le bill passe à la majorité des voix. L'archevêque ressuscite, et le rusé Walpole rit de ses dupes.”

Un voyageur qui revient du Céleste Empire, où il a passé plusieurs années, fournit les détails suivants sur l'agriculture qui, en Chine, est le travail le plus important et passe peut-être avant la justice.

Le travail de la terre est jugé le plus élevé, le plus digne

d'estime. Il n'existe point en Chine un seul mètre de terrain à défricher, et chaque coin du sol donne son rendement. Le propriétaire qui néglige ses plantations est puni; et le chef de la commune qui a toléré cette négligence coupable est considéré comme complice du propriétaire, et est atteint lui-même par la loi. Ce peuple a porté aussi loin que possible la science de l'engrais et le moyen de se le procurer.

On ne laisse rien perdre de l'engrais humain; quand aux fumiers, ils sont l'objet de soins entièrement inconnus chez nos paysans. Les principales productions, en fait de céréales, sont: le millet, le froment, le riz, le maïs. Pour légumes, ils ont la fève, les pois, la patate douce, la carotte, le chou, la rave, la citrouille, le céleri, les épinards, la laitue, etc.

LES JOURNAUX A L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE.—“ Le correspondant spécial du *London Times* dit qu'il serait difficile de trouver une meilleure démonstration de la manière large dont les Américains font les choses, que celle fournie par le “ Centennial Newspaper Building ” sur les terrains de l'Exposition. Là, vous pouvez voir les 8.129 journaux publiés régulièrement aux États-Unis; vous pouvez en voir un ou tous, s'il vous convient, et cela gratuitement! On vous permet non seulement de les voir, mais encore on vous invite à entrer dans le bâtiment et à demander celui que vous désirez. En dehors de ces attractions spéciales, ce pavillon est aussi frais et aussi agréable que le visiteur peut le désirer, pour s'y reposer. Il est possible que tout d'abord il se demande comment il trouvera parmi ces 8.000 journaux, dont beaucoup sont aussi grands que le *New-York Herald*, la petite feuille imprimée chez lui, peut-être à quelques milliers de milles, dans les Montagnes Rocheuses.

Mais l'arrangement est si simple qu'en consultant le catalogue, ou même sans cet aide, le premier venu trouvera le journal qu'il cherche. Ils sont placés sur des tablettes dans l'ordre alphabétique de leurs États ou Territoires et de leurs lieux de publication dont les noms sont en évidence. Les propriétaires du pavillon des journaux à l'Exposition sont les agents de publicité les plus importants des États-Unis; M. M. G. P. Rowell & Cie., de New-York. Leur entreprise leur coûtera environ \$20.000 ou cent mille francs, y compris le bâtiment et les frais d'entretien pendant six mois. Ces messieurs disent que ces 8.000 et quelques journaux américains dépassent le nombre de ceux publiés dans le monde, pris ensemble.”—[*Bulletin de New-York*]

LE TABAC POISON.—Félicien David fumait beaucoup, et la mauvaise habitude qu'il avait prise de mâchonner le bout de ses cigares aurait, suivant le dire de quelques personnes, abrégé la vie de l'illustre compositeur.

Cette mort remet sur le tapis l'intéressante question de l'empoisonnement par la nicotine. Assurément, un londrès contient chimiquement assez de nicotine pour, extraite et condensée, produire la mort d'un homme; mais une livre d'amandes contient aussi assez d'acide prussique pour foudroyer un colosse, et, cependant, on peut savourer impunément le fruit, et se délecter à la fumée du cigare, sans courir le risque d'aller de vie à trépas.

Un docteur italien, Pauli, a soutenu sérieusement que le crâne des fumeurs devenait noir; la science, amie des démonstrations extrêmes, a trouvé dans le tabac les sources de la bradypésie qui mène la dyspepsie, puis l'apepsie, la lienterie, la dysenterie, la folie... la mort. Mais la science qui se plaît, comme les proverbes, dans la contradiction, avait découvert pareillement que la nicotine était une panacée universelle. Entre ces deux propositions, la vérité est que le tabac est une habitude inutile et désagréable, mais sans grand péril. Les ouvriers de nos manufactures, qui vivent dans les émanations du tabac, qui plongent, pour ainsi dire, dans des vapeurs de nicotine, ne sont sujets, comme le commun des mortels, qu'aux affections ordinaires.

Il y a, en outre, un moyen bien simple de neutraliser l'effet du tabac, l'espèce d'engourdissement que donne son abus: c'est le café. Le tannin que renferme la liqueur aimée de Voltaire, est le contre-poison de la nicotine. Les Turcs le savent bien. Après chaque pipe, ils absorbent une tasse de café noir et trouvent ainsi le moyen de fumer toujours avec plaisir et sans fatigue. Ensuite, c'est avec le mure du café qu'ils nettoient le long tuyau de leurs chibouks.

**Amé CONGRÈS DES AMÉRICANISTES.**—Le congrès international des américanistes tiendra sa seconde session à Luxembourg, du 10 au 13 septembre 1876, sous le patronage du roi des Belges.

M. Gabriel Gravier, délégué du congrès pour la Normandie, écrit à ce sujet :

Le comité d'organisation se compose des plus hautes notabilités scientifiques, judiciaires, administratives, diplomatiques et industrielles du grand duché de Luxembourg. De nombreux délégués sont chargés de faire appel, dans les deux mondes, à tous les hommes qui s'intéressent au progrès de l'histoire, de l'archéologie, de la linguistique, de la paléographie, de l'anthropologie et de l'ethnographie.

Les adhésions déjà reçues permettent d'espérer que cet appel sera entendu, et que la session de Luxembourg ne sera ni moins brillante ni moins fructueuse que celle de Nancy.

C'est en Normandie surtout que le Congrès international des Américanistes doit trouver des adhérents.

Il entre dans son programme de mettre à jour les anciennes navigations, les découvertes continentales, l'origine des colonies.

Pour les découvertes antecolumbiennes, on admet celles du Xe siècle. Il résulte de pièces authentiques qu'à cette époque les hommes du Nord ont affronté la haute mer, sans se soucier des monstres et des ténèbres fantastiques que les agiographes et les Arabes plaçaient, comme une barrière infranchissable, sur les limites de l'inconnu. On a retrouvé la trace de leurs pas en Amérique ; sur la côte occidentale du Groënland, jusqu'à l'extrême limite du monde habitable, on voit les ruines de leurs habitations, de leurs temples, de leurs tombeaux, de leurs inscriptions rubriques. Cependant, nous ne sommes encore qu'à la préface de cette glorieuse épopée.

Quelle part revient aux Normands dans la découverte canadienne ?

D'après la tradition, les marins Dieppois ont vu les côtes du Brésil en 1488, quatre ans avant le premier voyage de Christophe Colomb. Les étrangers, comme c'est leur droit, rejettent nos prétentions. Pour nous, la question n'est pas douteuse, et nous avons des raisons particulières de croire qu'elle sera portée devant le Congrès, et, sinon résolue, du moins fort avancée.

Parmi les héros de la découverte continentale et de la colonisation, la Normandie peut revendiquer comme ses enfants : Jean Ribaut, Jean Nicolet, Cavalier de la Salle, Louis Jolliet, le Moyne d'Iberville, Bienville, et vingt autres dont on trouve les noms sur la carte de l'Amérique du Nord. En éternisant leur souvenir, les Américains ont montré qu'ils savaient reconnaître le véritable héroïsme et les services rendus.

## VARIÉTÉS

### LA ROSE DE JÉRICO.

En examinant dans la charmante et pittoresque villa de Lozère, naguère encore habitée par M. Jomard, une collection de minéralogie un peu confuse et composée en grande partie d'échantillons provenant d'Égypte, le hasard fit tomber sous ma main une jérose venue là je ne sais trop comment.

Dans tous les cas, elle y était venue depuis longtemps, car un papier jauni par les années et attaché à la tige de la crucifère syrienne, portait cette note : "Rose de Jéricho, qui n'est pas une rose mais un myagrium, dit tête d'oiseau, qui vient de Syrie :— donné par le docteur Poyet."

Cette note était encore un véritable certificat de la vieillesse de la plante et de l'époque éloignée déjà où elle était arrivée en France.

En effet, on ne classe plus la jérose, ou rose de Jéricho, parmi les *myagrium* (atrape-souris), et, depuis de Candolle, elle porte en botanique le nom d'*anastatica hierochuntana* (le mot *anastatica* provient d'un verbe grec qui signifie exciter).

La jérose est une crucifère annuelle, encore mal observée, quoique, depuis les croisades, on la connaisse en Europe, et que les savants qui étudient les plantes dans les herbiers l'aient classée dans la *tetradynamie siliculose*.

Tout ce que l'on en sait, c'est qu'originnaire, dit-on, du sol aride et sablonneux de l'Égypte et de la Syrie, on la trouve à l'embouchure des fleuves qui se perdent dans la Méditerranée, où

l'amènent les vents d'Afrique, en l'arrachant du désert natal et en l'emportant dans leur course effrénée.

Or, on s'explique très-peu ce phénomène, car la tige robuste de la jérose est solide, ligneuse et difficile à rompre, sans compter que sa fleur, grosse comme le poing d'une femme, pèse environ deux cents grammes.

Il faut donc en conclure que les faits acceptés jusqu'ici par les botanistes demandent, comme tant d'autres, une confirmation, et que l'un de ces jours ils pourront bien donner une autre théorie sur la présence, fort rare d'ailleurs, de la jérose à l'embouchure de certains fleuves.

Vivante, la tige de la jérose est rameuse, garnie de feuilles oblongues, et terminée par des épis de petites fleurs blanches.

Dès que la graine atteint l'époque de la maturité, la plante se pelote et se dessèche au souffle ardent de l'été qui passe sur le désert. Mais soit que le hasard jette un peu d'eau sur le sable où elle git, soit qu'il l'amène sur un terrain humide, aussitôt elle se dépelote, s'étend, s'étale, enfonce ses racines, se couvre de feuilles et fleurit de nouveau. A en croire certains observateurs, elle peut ainsi mourir et revivre indéfiniment, pourvu qu'on la change de place et qu'on fournisse abondamment de l'eau à cette fille des sables les plus arides du monde.

Ce qu'on peut du moins établir comme certain et ce qu'on peut expérimenter soi-même, comme je viens de le faire tout à l'heure, c'est que la jérose, si vieille et si ratatinée qu'elle soit, semble reprendre une nouvelle existence chaque fois qu'on la trempe dans l'eau.

La jérose que j'ai trouvée datait peut-être de plus d'un demi-siècle. Eh bien ! il m'a suffi de la tremper pendant un quart d'heure dans l'eau pour la voir dénouer les plus contournés, les plus durs et les plus inextricables des pelotons qu'elle formait, et s'étendre sur une circonférence de quinze à vingt centimètres.

A peine retirée de l'eau, elle s'est rapprochée, resserrée, recroquevillée et desséchée en moins d'une heure. On peut donc en faire un hygromètre, si non bien exact, du moins fort sensible, et c'est merveille que de la voir placée dans un bocal en verre, s'étendre ou se resserrer, suivant que la pluie menace ou que le soleil dissipe les nuages.

Lorsque les croisés découvrirent en Palestine la jérose, où du reste elle n'était pas plus commune qu'aujourd'hui, et que le hasard les eut rendus témoins de la mort et de la résurrection apparente de cette fleur, elle prit à leurs yeux un caractère merveilleux et devint l'objet d'une superstition générale.

Ne portait-elle point d'ailleurs, comme la plupart des plantes de la famille des crucifères, à laquelle elle appartient, les symboles de la passion, les clous, la couronne d'épine et la croix ? Les uns la payaient son poids d'or comme une sorte de relique et de talisman propre à préserver de la peste qui décimait si souvent les armées chrétiennes ; les autres prétendaient qu'elle servait à faire distinguer le mensonge et la vérité, et que si un coupable la prenait à témoin de son innocence, loin de s'épanouir, elle se crispait et se resserrait de plus en plus.

Un bibliophile de Saint-Omer, M. Gerbert, a publié, il y a quelque cinquante ans, un sermon en latin barbare du quatorzième siècle, et provenant des précieux manuscrits de l'abbaye de Saint-Bertin, livrée au pillage en 1703.

Le moine auteur de ce sermon y parle avec enthousiasme "de la fleur de la passion (*passionis gramen*), qui s'épanouit à la vérité et se flétrit au mensonge ; cette fleur, créée par Dieu et marquée au sceau du mystère du Calvaire, à qui l'homme doit de pouvoir marcher sur les bords glissants de l'abîme du feu de l'enfer sans y tomber, de se rafraîchir et de se purifier dans les fraîches limbes du purgatoire et d'entrer triomphant dans la Jérusalem nouvelle.

"O mes frères ! continue-t-il, considérez cette fleur formée peut-être d'une goutte du sang divin tombé de la croix sur le Calvaire, cette fleur sainte conquise par un pèlerin et rapportée du tombeau même du Sauveur. Résistez aux épreuves de ce monde, comme elle résiste aux ardeurs du soleil. Ressuscitez comme elle aux saintes eaux du baptême et de la grâce, et comme elle fleurissez un jour éternellement dans le paradis !"

Les chroniqueurs du Midi ne parlent pas avec moins d'enthousiasme de la fleur de la Passion. Toutefois leur imagination vive, mobile et moins scrupuleusement dévote que la rêverie mystique des légendaires du Nord, mêle parfois à ce qu'ils en racontent des anecdotes facétieuses et des détails plaisants.

Témoin l'histoire de la belle Alix.

La belle Alix était la femme d'un baron qui prit la croix peu de jours après son mariage et partit pour la Palestine.

On n'entendit plus parler de lui pendant quinze ans.

Un matin, un pèlerin se présenta au manoir, disant qu'il était le mari d'Alix, qu'il avait subi une longue captivité chez les infidèles, et qu'il n'était parvenu en Provence qu'après de longues misères et des périls de toutes sortes.

Celui qui parlait ainsi était presque un vieillard flétri par le temps, par la captivité et par la misère; sans compter qu'il était seul, vêtu de haillons, et fort peu avenant d'humeur et d'aspect.

Quand dame Alix, chez laquelle quinze années ajoutées aux seize qu'elle comptait le jour de son mariage n'avaient fait qu'accroître la beauté, vit devant elle ce fantôme qui se prétendait son époux, elle lui déclara qu'elle ne le reconnaissait en aucune façon, et qu'à moins de preuve irrécusable, elle ne l'admettrait jamais dans le château.

Alors le baron tira de son sein une rose de Jéricho, don précieux, hélas! rapporté pour l'incrédule au prix de tant de périls, et s'écria :

—Au nom de Dieu et de tous les saints, si cette herbe morte, en témoignage de ce que j'atteste, ne ressuscite et ne fleurit pas, comme autrefois fleurit la baguette de Moïse, je consens, comme un imposteur, à quitter à jamais ce manoir.

La châtelaine, un peu ébranlée par ces paroles et par la promesse d'un miracle, regarda de nouveau le pèlerin. Elle le trouva si laid, si laid, qu'elle remit au lendemain l'épreuve, et en alla conférer avec un sien ami, beau chevalier qui l'avait consolée de son mieux pendant l'absence du baron.

Le chevalier alla de son côté consulter un hermite, ancien croisé, qui lui dit : "Laissez-moi faire: le soi-disant baron s'en retournera comme il est venu, avec sa courte honte."

En effet, le lendemain, quand tous les vassaux de la baronne se trouvèrent réunis à son de trompe, fort avides de voir se renouveler le miracle opéré jadis par le prophète en présence du roi Pharaon, le baron tira de son sein la rose de Jéricho, raconta longuement les vertus de la fleur miraculeuse, la prit à témoin de son identité, et la plongea dans l'eau d'une fontaine qui traversait la cour du château.

La rose de Jéricho s'épanouit bientôt et reprit tant de fraîcheur que chacun des témoins se prit à crier au miracle.

La châtelaine elle-même, malgré le peu d'envie qu'elle en eût, allait tendre la main au mendiant et le faire asseoir à côté d'elle en lui donnant les titres d'époux et de seigneur, lorsque, tout à coup, l'hermite apparut et s'écria : "Arrêtez!"

La baronne Alix, qui ne demandait pas mieux, s'arrêta.

—Vous êtes victime d'une fourberie indigne, noble dame, ajouta-t-il. Cette fleur de la Passion est enchantée et ne s'épanouit que par l'œuvre du démon. Sans doute quelque nécromant musulman l'a ensorcelée avec l'aide de son faux prophète. Voici une autre rose de Jéricho que je conserve depuis bien des années dans mon oratoire, où l'a placée Pierre l'Hermitte lui-même. Eh bien! je jure sur cette fleur sacrée que le dit mendiant ci-présent est un menteur et un relaps qui mérite la hart. Que cette rose de Jéricho, don béni du saint qui conduisit tant de fidèles à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, que cette rose de Jéricho reste fanée à jamais si je mens!"

Et il jeta sa rose dans la fontaine, où elle s'épanouit encore plus que l'autre.

A la vue de ce prodige, le baron, ou le soi-disant baron, prit la fuite au milieu des huées de la foule, et la dame alla déviser dans son château avec le sire son ami et le bon hermite du danger auquel elle venait d'échapper.

A défaut d'une morale bien édifiante, on peut du moins conclure de ce fabliau, que l'on connaissait au moyen âge la rose de Jéricho et les propriétés singulières de la jérose, et que les esprits forts de l'époque d'où date le fabliau ne les regardaient déjà plus comme miraculeuses.

A. BERTIN.

## NOUVELLES DIVERSES

Le dernier numéro de la *Gazette officielle* contient une proclamation convoquant la législature de Québec à se réunir le 10 novembre prochain pour la dépêche des affaires.

L'entreprise si importante du chemin de fer de Québec au lac St. Jean, subit actuellement une crise qu'il appartient à nos concitoyens québécois de lui faire surmonter pour qu'elle puisse enfin devenir un fait accompli.

Voici où en sont les choses: MM. J. G. Ross, John Ross et W. Whithall ont souscrit chacun vingt-cinq mille piastres, ensemble \$75,000, et se sont engagés à exécuter le contrat de la voie de Québec à St. Raymond, si les capitalistes canadiens souscrivent \$25,000. De ces \$25,000, huit mille ont été souscrites par deux maisons commerciales bien connues, et il ne reste plus que dix-sept mille piastres à souscrire.

Il s'agit de travailler au développement du territoire le plus fertile et le plus riche de la province, d'ouvrir au vaste grenier du Saguenay le marché de Québec.

Il est à croire que les capitalistes intéressés au succès de ce projet s'empresseront de souscrire la somme nécessaire pour compléter les cent mille piastres.

Michael Lawlor, membre de l'association des Molly Maguires, en jugement à Pottsville à raison de sa participation au meurtre de Thomas Sanger, a fait des révélations surprenantes.

Dans le petit village de Jackson Patch, a-t-il dit en substance, vivaient plusieurs Irlandais de Kilkenny appartenant à une association dite la Sheet Iron Gang. Une haine mortelle existait entre les membres de cette bande et les Molly Maguires, et les collisions étaient fréquentes. A la suite d'une de ces collisions, à Mahonoy City, dans laquelle quelques Molly Maguires furent très maltraités, la société décida de tirer une vengeance éclatante de la bande Sheet Iron. Deux cents Molly Maguires reçurent mission d'aller pendant la nuit, sous la conduite du délégué de comté, à Jackson Patch, de mettre simultanément le feu à toutes les maisons occupées par des Irlandais de Kilkenny, et de tuer à coups de feu quiconque essaierait de s'échapper des maisons embrasées. Une nuit fut fixée pour l'exécution de cet abominable complot: mais, pour une raison inexplicable, Barney Dolan, le délégué de comté chargé de conduire l'expédition, ne se trouva pas au rendez-vous indiqué, à Shenandoah. Quelques-uns des moins endurcis des conjurés profitèrent de son absence pour soulever des objections, en représentant qu'aller brûler pendant leur sommeil des femmes et des enfants inoffensifs serait une cruauté de nature à révolter le sentiment public contre ses auteurs. Ces représentations furent étouffées sous des huées, et il fut résolu à la presque unanimité que, puisque le délégué n'était pas venu, on se passerait de lui et qu'on brûlerait quand même le village de Jackson Patch et ses habitants. Sur ces entrefaites, la bande d'assassins reçut la nouvelle que la population du village à incendier, ayant eu vent de ce qui se tramait, avait émigré en masse, et qu'on ne trouverait que des cabanes vides. Cette circonstance fit naturellement abandonner le complot.

Les relevés officiels indiquent que pendant le mois d'août 1876 il est arrivé dans le port de New-York 8,544 immigrants dont 4,441 étaient du sexe masculin et 4,113 du sexe féminin. De ce nombre 1,449 sont venus d'Angleterre; 483 d'Ecosse; 31 du pays de Galles; 649 d'Irlande; 2,168 d'Allemagne; 263 d'Autriche; 204 de Suède; 215 de Norvège; 81 du Danemark; 257 de France; 131 de Suisse; 76 d'Espagne; 159 d'Italie; 72 de Hollande; 13 de Belgique; 735 de Russie; 46 de Pologne; 88 de Hongrie; 4 de Finlande, 23 de la Nouvelle-Ecosse et 53 de l'île de Cuba.

L'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans emprunte au dernier numéro de l'*Acclimatation*, les renseignements qui suivent sur l'industrie de l'élevage et de l'engraissement des poules en France. Comme un grand nombre de nos lecteurs pourront s'intéresser à ces détails, nous les reproduisons pour leur information :

"La France nourrit environ 40 millions de poules qui, au prix moyen de fr. 2 50, donnent 100 millions de francs.

Ces 40 millions de poules sont annuellement réformées par

ON trouvera en vente au bureau du *Reveil* le deuxième volume des CHRONIQUES de M. Buies.

cinquième, et livrées à la consommation, d'où un premier produit en viande de 20 millions.

Cinq millions de coq sont réformés chaque année, dans les mêmes conditions que leur femelles, ce qui fournit un deuxième produit de viande de 5 millions,

De nos 40 millions de poules naissent annuellement 100 millions de poulets, sur lesquels il convient de prendre 10 millions de producteurs, destinés à remplacer les ascendants qui ont été sacrifiés.

Il faut encore réduire la quantité de 10 millions, à cause des accidents et des maladies.

Nous restons alors en face d'un nombre de 80 millions de poulets qui, vendus à fr. 1 50 la pièce, donnent un troisième profit de 120 millions de francs.

Aux chiffres ci-dessus indiqués, il importe, afin de se rendre un compte fidèle de la situation présente, d'ajouter comme résultat de la plus-value des chapous et des poulardes, une somme de 6 millions.

Total 151 millions.

Nos 40 millions de poules pondent chacune 100 œufs par an, ce qui donne un total de 4 milliards d'œufs, valant 6 centimes, soit 240 millions.

C'est donc à un mouvement commercial de près de 400 millions par an, que donne lieu ce produit de nos basses-cours.

Ces chiffres, puisés aux statistiques officielles, montrent s'il est à propos d'appeler de plus en plus l'attention sur ce qu'on appelle les petits produits agricoles. Ces petits produits, en cinquante ans, ont plus que décuplé, et l'on est en droit de dire qu'ils sont presque une création de notre temps, surtout en ce qui concerne le petit bétail. Si l'on ajoute à cela l'horticulture maraîchère qui de plus en plus aussi multiplie ses produits, on pourra se rendre compte du rôle qu'est appelée à jouer un jour la *petite culture*. Ajoutez encore à ce quasi-demi milliard des poules, les millions des abeilles; ajoutez-y le milliard très-facile à tirer de la pisciculture; ajoutez-y le chiffre toujours grossissant du produit des lapins et des fruits de table, et des légumes verts, et vous aurez peut-être une idée de ce que doivent donner les petites industries rurales.

Une dépêche de Berlin annonce qu'on y discute sérieusement le projet d'une grande Exposition pour 1882.

*Chemin de fer du Pacifique.*—Les journaux d'Ottawa annoncent que M. M. Charlton & Cie., de Québec, ont obtenu le contrat de la construction de la section No. 15 de ce chemin. Leur soumission était de \$1,600,000. Cette section est longue de 36 milles et commence au Portage-aux-Rats pour finir dans les environs de Fort Garry.

## L'ÉPINGLE SUR LA MANCHE

Le roi se déshabillait  
Avec Eloi, son valet.  
En tirant la manche auguste,  
Eloi se piqua :—C'est juste,  
S'écria le roi.  
C'est ma faute, Eloi,  
Car j'ai mis hier, dimanche,  
Je ne sais pourquoi,  
Une épingle sur ma manche.

—Sire, Votre Majesté  
A sans doute ainsi noté,  
Pour en garder la mémoire,  
Quelque projet méritoire ?  
—Oui, sans doute, Eloi,  
Répondit le roi;  
A te croire, ami, je penche;  
Mais pourquoi, pourquoi  
Cette épingle sur ma manche ?

—Sire, Votre Majesté  
Avait-elle médité  
De renvoyer comme un cuistre  
Sou premier et seul ministre ?  
—Non, mon bon Eloi,  
Répondit le roi;  
Laissons l'oiseau sur la branche;  
Mais pourquoi, pourquoi  
Cette épingle sur ma manche ?

—Sire, Votre Majesté  
Aurait-elle décrété  
De doubler mes honoraires  
Aux dépens de mes confrères ?  
—Non, mon pauvre Eloi,  
Répondit le roi;  
Ta demande est assez franche;  
Mais pourquoi, pourquoi  
Cotte épingle sur ma manche ?

—Sire, Votre Majesté  
Veut-elle faire un traité  
Avec le roi de Navarre ?  
La guerre est un jeu barbare...  
—Non, mon sage Eloi,  
Répondit le roi,  
J'ai besoin d'une revanche;  
Mais pourquoi, pourquoi  
Cette épingle sur ma manche ?

—Sire, Votre Majesté  
Aurait-elle contracté  
Quelque emprunt ou quelque dette  
Dont le paiement l'inquiète ?  
—Non, prudent Eloi,  
Répondit le roi;  
Ce qu'on doit, on le retranche;  
Mais pourquoi, pourquoi  
Cette épingle sur ma manche ?

—Sire, Votre Majesté  
Songeait-elle à sa santé ?  
Elle aurait besoin peut-être  
D'un médecin ou d'un prêtre ?  
—Non, mon brave Eloi,  
Répondit le roi,  
Je suis ferme sur la hanche;  
Mais pourquoi, pourquoi  
Cette épingle sur ma manche ?

—Alors Votre Majesté  
Songeait à l'hérédité  
De son trône de Castille.  
Elle n'a ni fils ni fille...  
—Oui, mon cher Eloi,  
S'écria le roi,  
Va chercher la reine Blanche.  
Et voilà pourquoi  
L'épingle était sur ma manche.

GUSTAVE NADAUD.

M. Isidore Durocher, propriétaire de l'hôtel Richelieu, a été choisi comme préparateur et ordonnateur du banquet qui doit avoir lieu le 9 du présent mois, lundi prochain, pour célébrer l'inauguration du chemin de fer de Montréal à St. Jérôme.

M. Isidore Durocher est le type de l'hôtelier actif et entreprenant; il paie sans cesse de sa personne et il ne néglige rien pour donner à son hôtel une position remarquable parmi les hôtels les mieux tenus de la ville. Nul doute que le dîner préparé sous sa direction ne brille par le choix des mets et la savenr alléchante des vins. On attend beaucoup de lui, parce que déjà sa réputation est faite et qu'il est à la hauteur des grandes circonstances pantagruéliques.

**Traductions et écritures en general**

Nous désirons faire savoir au public que nous avons annexé au bureau du *Réveil* un bureau spécial pour la traduction et la rédaction de toutes pièces, documents, circulaires, prospectus, annonces..... que les hommes de profession, les industriels, les commerçants, et en général toutes personnes mêlées aux affaires désireraient faire imprimer.

Le besoin d'un bureau de ce genre se fait vivement sentir, et l'on y a spécialement attiré notre attention. Quiconque en effet se donnera la peine de lire les pièces ou documents auxquels nous faisons allusion, soit dans les journaux, soit sur feuilles détachées, admettra que ce besoin est réel et qu'il peut donner ample besogne à faire. Généralement, les circulaires, annonces, etc., sont écrites dans une langue inconnue et c'est à grand, peine qu'on parvient même à les deviner; cette publicité essentielle au commerce et à l'industrie est absolument dédaignée; on croit avoir tout fait lorsqu'on a indiqué le nom, l'adresse et le genre d'occupation accompagnés de détails qui, loin de préciser, tournent le plus souvent en grotesques et barbares réclames, sans profit pour la personne qui veut attirer l'attention du public.

Pour être un bon traducteur, il faut une connaissance sérieuse et une longue habitude des langues; les employés que l'administration du *Réveil* s'est attachés pour cet objet donnent à cet égard les meilleures garanties, et c'est sans crainte que nous convions tous les hommes de profession et d'affaires à venir en faire l'expérience.

**SOMMAIRE DE LA REFORME ECONOMIQUE DU 15 SEPTEMBRE 1876**

Les Voies de communication entre le Sud de la Chine et la mer (2e article— <i>fin</i> ) par Girard DE RIALLE.....	577
L'Question maritime.—Marine de l'Etat (2e article), par BÉLÉGUIC.....	592
La communication entre la France et l'Angleterre (2e article) par Amédée SÉBILLOT.....	602
La Machine Gramme, par Georges BERTRAND.....	614
La Coopération en Angleterre, par Charles M. LIMOUSIN.....	622
La Marine marchande de l'Angleterre (1er article), par Edmond BARBIER.....	633
La statistique internationale des Caisses d'épargne, par Georges LASSEZ.....	643
<b>CHRONIQUE ECONOMIQUE:</b>	
France.—Situation agricole: Aspect des champs.—La Production et le mouvement des sucres indigènes.—La Consommation de la bière.—Etude sur la bière et ses maladies par M. Pasteur.—Vœux agricoles des conseils généraux.—L'Institut agronomique.—Ouverture des cours.—L'Exposition des insectes, par Ernest MENAULT.....	656
Angleterre.—La situation économique: Les Chemins de fer anglais pendant les six premiers mois de 1876, par Edmond BARBIER.....	665
BIBLIOGRAPHIE: La Synthèse chimique, par Berthelot.—L'Anthropologie, par Tropicard.—Mémoires politiques, par Raphael Sonzogno.....	671
BULLETIN ECONOMIQUE: Actes officiels.—Comparaison des recettes de 1876 avec les évaluations budgétaires et les recettes de 1875.—Le mouvement des alcools.—Le mouvement des sucres.—Relève des quantités de froment importées et exportées du 1er août 1875 au 31 juillet 1876.—Le nouveau règlement des distilleries.—Le mouvement commercial en Autriche Hongrie.—Le Mouvement commercial en Belgique.—Le Mouvement des emprunts.—Le mouvement commercial entre le Brésil et les Etats-Unis, par George LASSEZ.....	675
BULLETIN POLITIQUE.....	680
TABLE DU TOME IV.....	685

On trouvera en vente au bureau du *Réveil* le deuxième volume des CHRONIQUES de M. Buies. Aussi, Brochures et Pamphlets par le même auteur. Série complète du *Réveil*.

Liste des Dépôts où se vend **LE REVEIL** :  
MONTREAL.

- J. M. CARRON, 501, Rue Craig.
- S. E. RIVARD, 625 Rue Craig.
- J. T. HENDERSON, 67, Rue St. Laurent.
- J. B. JACQUES, 213, Rue des Seigneurs.
- RICHARD RENAUD, 10, Carré Chaboillez.
- F. X. MICHAUD, 180, Rue St. Joseph.
- JOHN FISHER & CO., 125, Rue St. Francois Xavier.
- G. & W. CLARKE, 238, Rue St. Jacques.
- WM. DRYSDALE & CO., 232, Rue St. Jacques.

QUEBEC.

- C. E. HOLIWELL & CO., 10, Rue Buade, Haute Ville.
- M. MILLER & SON, 59, Rue St Pierre, Basse Ville.

**PROGRES!**

NOUVEAUX MAGASINS DE

**CHAUSSURES**

AU

No. 260, Rue St. Joseph, 260,

Vis-à-vis chez Frs. Lafamme, boulanger,

ET

No. 60, Rue du Pont, 60,

ST. ROCH.

**M. GEO. BINET**

Désire informer ses amis et le public en général qu'il a en mains un assortiment considérable de

**Chaussures Fines et de Travail**

De la plus grande élégance et de la première qualité qu'il vendra A TRÈS-BON MARCHÉ.

Il est aussi prêt à recevoir des COMMANDES pour des ouvrages de toutes descriptions dont il garantira la solidité, vu qu'il emploie, pour la confection de ses chaussures

*Les meilleurs matériaux et les meilleurs ouvriers;*

Le tout sous la surveillance de M. C. BINET, père, autrefois de la société CAMPBELL & BINET, du faubourg St. Jean.

Les chaussures suivantes seront toujours en mains, telles que: BOTTINES DE PRUNELLE, pour Dames, Filles et Enfants; BOTTES, SOULIERS et CONGRESS de travail, pour Hommes et Garçons;

CHAUSSURES FINES pour tous les goûts.

Une visite est respectueusement sollicitée.

GEO. BINET.

Québec, 9 sept. 1876.—4m.

**JACQUES AUGER,**

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE,

BASSE-VILLE,

QUEBEC.

BATISSE STADACONA.

**W. M. McDONALD,**  
 Nos. 56 et 58  
 RUES COUILLARD ET ST. JEAN,  
 HAUTE-VILLE, QUEBEC

*Spécialité d'ouvrages en peinture faits à la campagne.*

M. McDonald désire attirer l'attention des personnes de la campagne au sujet des travaux en peinture qu'elles ont à faire faire.  
 M. McDonald a constamment une trentaine d'hommes expérimentés et très-habiles employés à ce genre d'ouvrage, dans différentes paroisses, etc., etc.  
 M. McDonald prie les résidents de la campagne de bien vouloir lui faire un visite avant de faire exécuter leurs commandes par des personnes sans expérience, et qui ignorent les nouveaux styles qui peuvent être introduits tous les jours.

**IMPORTATEUR ET MARCHAND**

DE  
**TAPISSERIES, PEINTURES,**  
**HUILES, VITRES,**  
**MASTIC, VERNIS,**  
**PINCEAUX, Etc., Etc.**

M. McDonald saisit la présente occasion pour annoncer à ses pratiques de la ville qu'ayant à son emploi des ouvriers des plus expérimentés, il est prêt à exécuter toutes les commandes, telles que : Peinture de maisons et d'enseignes, simple et décorative ; Peinture à Fresque, Tapissage, Vitrage et tout ce qui concerne cette branche de commerce, le tout fait dans le dernier goût, sous le plus déli et à court des conditions libérales.

**W. M. McDONALD,**

2 sept. 1876.

Peintre

**EMILE JACOT,**



IMPORTATEUR DE **Montres & Bijoux Fins**

ARGENTERIE ET PENDULES,

*No. 37, Rue de la Couronne,*

**ST. ROCH, QUEBEC**

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses pratiques et le public en général qu'il vient de recevoir d'Europe un assortiment considérable de Montres en or et en argent, bijouteries de toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix réduits.

AGENT POUR LES CÉLÈBRES

LUNETTES BREVETÉES DE BLACK.

27 mai, 1876.--2 m.

**J. & W. REID**

*No. 40 RUE ST. PAUL*

**QUEBEC**

Manufacturiers de Papier-Feutre pour le lambrissage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier goudronné pour couvertures de maisons

Papier à envelopper, Gris, Brun, Drabe et Manilla de toutes grandeurs et de toutes qualités

Sacs de papier faits à la machine, pour épicerie et nouveautés, de toute qualité et de toute dimension

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits, faits sur commande, dans le plus court délai.

**IMPORTATEURS ET MARCHANDS**

De Papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre

*Enfin de toutes sortes de Papeteries.*

Le tout au plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

**J. & W. REID.**

27 mai, 1876.--4f.

**VIN DE QUININE**

DE

**CAMPBELL.**

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit :

La perte d'appétit,

Les dépressions morales,

La dyspepsie,

La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES

**CONTREFAÇONS À BON MARCHÉ**

QUI NE CONTIENNENT

**NI QUININE,**

**NI SHERRY.**

Le seul Vin de Quinine véritable est celui de

**CAMPBELL.**

Nous n'avons rien à faire avec les imitations à bon marché et sans valeur.

En vente chez M. G. Mountain, T. LeDroit, J. B. Z. Du-beau et Gingras & Langlois, à Québec

3 juin, 1876.--6m.

**LE REVEIL**

**JOURNAL HEBDOMADAIRE**

**PARAIT LE SAMEDI**

**BUREAUX, 19, PLACE D'ARMES, MONTREAL**

**Abonnements pour le Canada**

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00  
 Pour quatre mois..... 1.00

**Abonnements pour les Etats-Unis et l'Europe.**

Pour l'année.....\$3.50  
 Pour quatre mois..... 1.25

**ANNONCES.**

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois ..... \$0.75  
 Pour 3 mois..... 2.00  
 Pour 6 mois..... 3.00  
 Pour l'année ..... 4.00  
 Chaque ligne additionnelle ..... 0.10

Imprimé et publié par A. Daies, propriétaire et rédacteur-en-chef, 19, Place d'Armes, Montréal